

L'Incarnation

1. Introduction

1. Rappel du sujet traité au livre huitième

En parlant dans le livre précédent, de la nature identique de Dieu le Père et de Dieu le Fils, nous avons montré que cette parole : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30), n'est pas à mettre au compte d'un Dieu solitaire, mais qu'elle se rapporte à l'unité d'une divinité qui demeure indivisible dans la génération; ceci parce que Dieu le Fils n'est pas né d'ailleurs que de Dieu, et le Dieu né de Dieu, ne saurait ne pas être ce qu'est Dieu.

Nous avons passé en revue, sinon toutes les affirmations du Sauveur et des Apôtres, du moins un assez grand nombre pour comprendre ce qu'il en est, puisque tous ces textes nous révèlent la nature et la puissance inséparables du Père et du Fils. Nous en étions venus à ce passage où la foi de l'Apôtre s'exprime ainsi : «Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et la creuse duperie qui découle de la tradition des hommes, des éléments du monde, et non du Christ. Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité» (Col 2,8-9).

Nous voilà instruits : si la plénitude de la Divinité habite corporellement dans le Christ, c'est donc qu'il est Dieu vrai, parfait, et qu'il possède la nature de son Père. De même, le fait que cette plénitude habite en lui, nous montre qu'il ne s'agit pas d'un Dieu différent, ni d'une personne unique : puisque d'une part, cette habitation dans un corps du Dieu incorporel nous enseigne que celui qui existe en tant que personne, née de Dieu, a comme propriété de sa nature de ne faire qu'un avec Dieu, et puisque d'autre part, si Dieu habite dans le Christ, c'est la preuve de la naissance du Christ en tant que personne subsistante, puisque Dieu est son hôte.

La plénitude de la Divinité habite dans le Christ

J'estime donc avoir assez répondu, et même plus qu'assez, à la mauvaise foi de ceux qui mettent au compte de l'union et de la concorde des volontés entre le Père et le Fils, ces paroles du Seigneur : «Qui m'a vu, a vu le Père» (Jn 14,9), et : «Le Père est en moi, et je suis dans le Père» (Jn 10,38), et : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30), et : «Tout ce qu'a le Père est à moi» (Jn 16,15). La foi qui ressort de ces textes est claire; et pourtant, leur religion de mensonge qui découle d'une fausse doctrine, dénature le sens des mots. Et comme on ne saurait nier que ces textes où notre foi affirme l'unité de nature entre le Père et le Fils, parlent aussi de l'accord de leurs volontés, ces gens-là n'y voient que l'union qui vient de leur harmonie, pour mieux démolir cette unité qui est le fruit de la naissance du Fils.

Mais le bienheureux Apôtre, après avoir proclamé à plusieurs reprises et sans ambiguïté la vraie nature du Fils, nous enseigne ici que la plénitude de la Divinité habite corporellement dans le Christ. Il met ainsi un terme aux assertions d'une audace impie, puisque l'habitation de la Divinité incorporelle dans le corps du Christ, fait en sorte que le Père et le Fils possèdent une nature unique. De ce fait, le Fils n'est pas seul : le Père demeure en lui; et non seulement il demeure en lui, mais il agit par lui et s'exprime par sa bouche; et non seulement le Père agit et parle par le Fils, mais on le voit également en lui, ils ne sont pas Père et Fils de nom, mais en vérité : en raison du mystère de sa naissance, la force du Fils est la force du Père, le pouvoir du Fils est le pouvoir du Père, la nature du Fils est la nature du Père. Le Fils tient de sa naissance tout ce qui est au Père, et, en tant qu'image du Père, il reproduit tout ce qui est dans le Père, puisqu'il est l'image de son auteur, et qu'il l'est en vérité. Car la naissance parfaite offre une image parfaite, et la plénitude de la Divinité qui habite corporellement en lui, fait reconnaître que cette image est vraie.

2. Or les hérétiques viennent saper cette vérité

Il ne saurait en être autrement : le propre Fils de Dieu ne pourrait pas être Dieu s'il n'avait pas, de par sa naissance, cette nature par laquelle Dieu existe, et l'unité identique de la nature du Dieu Vivant ne peut être divisée en deux par la naissance de la nature du Vivant.

Et pourtant, sous prétexte de proclamer au mieux la foi qui ressort de l'Évangile, les hérétiques viennent sans en avoir l'air, saper la vérité : ils arrachent au Fils l'unité qu'il tient de sa nature, en rapprochant des textes, tantôt pour faire apparaître sous un autre jour ce qui est dit, tantôt pour faire comprendre autrement les mots employés en tel passage. Ainsi, pour refuser au Christ d'être Fils de Dieu, ils font appel à son témoignage lorsqu'il interroge :

«Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon, si ce n'est le seul Dieu !» (Mc 10,18). De sa propre bouche, disent-ils, nous entendons l'aveu d'un seul Dieu; on voit par là qu'il est quelqu'un qui porte le nom de Dieu, mais il ne possède pas la nature de Dieu puisque Dieu est unique; et ils s'efforcent de confirmer que si on le dit Dieu, c'est une pure question de mot et non pas la vérité, en s'appuyant sur ce texte : «La vie éternelle, c'est de te connaître, toi le seul vrai Dieu» (Jn 17,3). Et, afin d'ôter au Fils le caractère spécifique d'être vrai Dieu, ils ajoutent cet autre passage : «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, sinon ce qu'il voit faire au Père» (Jn 5,19). Ils sollicitent aussi cette parole : «Le Père est plus grand que moi» (Jn 14,28). Enfin, comme maintenant ils sont tout fiers d'avoir démolé la foi de l'Eglise par ces preuves indiscutables qui nient la divinité du Fils, ils s'en vont répétant : «Pour ce qui est du jour et de l'heure, nul ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, le Père seul les connaît» (Mc 13,32). C'est clair : la naissance ne communique pas au Fils une nature égale à celle du Père, puisque l'un et l'autre n'ont pas le même degré de connaissance. Le Père qui connaît, et le Fils qui ignore, montrent bien par là qu'ils n'ont pas la même Divinité : en effet, Dieu ne doit rien ignorer; un Dieu qui ignore ne saurait être comparé avec un Dieu qui sait tout.

Mais lorsqu'ils avancent ces textes, ils ne les entendent pas d'une manière logique, ils ne tiennent pas compte du moment où ils ont été prononcés, ils ne les comprennent pas en fonction des mystères cachés dans l'Evangile, et ils ne perçoivent pas la valeur des mots; poussés par une rage insensée et aveugle, ils s'élèvent contre la nature divine du Fils; ils ne rappellent que ces seuls passages isolés des autres, pour en saturer l'oreille des ignorants, ils omettent de les expliquer ou de les replacer dans leur contexte; or pour comprendre toutes ces citations, il faut se reporter à ce qui précède ou à ce qui suit.

3. Ils s'attaquent à la foi qui fait le bonheur de l'homme

Avant de rendre compte de la raison d'être des textes cités plus haut, en prenant pour base les affirmations de l'Evangile et des apôtres, nous croyons devoir avertir tous ceux que réunit une même foi : pour jouir de la vie éternelle, il faut reconnaître qui est l'Eternel.

Oui, il est dans l'ignorance complète de la vie qui est la sienne, il la méconnaît, celui qui ne reconnaît pas que le Christ Jésus est vrai Dieu aussi bien que vrai homme. Et c'est aussi dangereux de renier le Christ Jésus ou le Dieu Esprit que d'anéantir la chair de notre corps. «Quiconque m'aura reconnu devant les hommes, moi aussi, je le reconnaîtrai devant mon Père qui est dans les cieux. Mais celui qui m'aura renié devant les hommes, moi aussi, je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux» (Mt 10,32-33).

Ainsi parle le Verbe fait chair, voilà l'enseignement de l'homme Jésus Christ, le Seigneur de Gloire, lui qui a été constitué en sa propre personne médiateur pour le salut de l'Eglise, et qui, dans cette réalité mystérieuse de médiateur entre Dieu et les hommes, existe unique personne en deux natures : car, unissant en lui la nature divine et la nature humaine, il est la réalité même de l'une et de l'autre nature. Etant en chacune, il l'est de telle sorte qu'il n'est privé ni de l'une, ni de l'autre : ainsi l'homme qui naît ne cesse d'être Dieu, et d'un autre côté, il est vraiment homme, tout en demeurant Dieu.

Telle est donc la vraie foi qui fait le bonheur de l'homme : proclamer le Christ Dieu et homme, reconnaître le Verbe fait chair, ne pas refuser de voir Dieu parce qu'il se fait homme, ne pas escamoter la chair, parce qu'elle est celle du Verbe.

4. Car l'Incarnation de Dieu nous permet d'espérer la divinisation de l'homme

Or s'il est contraire à la nature de nos pensées qu'un être, né homme, soit Dieu, il n'est plus maintenant contraire à la nature de notre espérance que celui qui est né homme, soit divinisé : puisque s'offre à notre foi une nature plus puissante née dans une nature inférieure, nous pouvons croire aussi qu'une nature inférieure puisse naître dans une nature plus puissante.

D'ailleurs, selon la loi qui régit la vie du monde, la fin où tend notre espérance, est beaucoup plus facile à comprendre que le mystère divin. Car tout ce qui naît sur la terre possède une force qui lui permet de grandir, il n'a pas la faculté de diminuer. Considère les arbres, les moissons, le bétail. Regarde aussi l'homme doté de raison : sans cesse il progresse et tend à s'accroître, jamais sa taille ne rapetisse, il a toujours de quoi grandir, car c'est en lui-même qu'est la source de sa croissance. Certes, il s'affaiblit par l'âge, il périt par la mort; mais en cela, il est soumis au changement dû au temps. Il suit les lois de tout être vivant. Toutefois,

ce n'est pas en son pouvoir d'être autre chose que ce qu'il est : il ne saurait devenir plus petit pour recommencer sa vie, c'est-à-dire qu'il ne peut, de vieillard revenir à l'enfance.

De par la loi qui régit le monde, c'est donc pour notre nature une nécessité de croître par un progrès constant; et cela nous permet d'espérer sans outrecuidance qu'un autre progrès, encore plus important sera accordé à la nature de l'homme. Croître en effet, est conforme à la nature, tandis que diminuer est contre nature.

Ce fut donc le propre de Dieu d'être autre que ce qu'il était, et cependant de ne pas cesser d'être ce qu'il avait été; de naître comme Dieu dans l'homme, et cependant de ne pas cesser d'être Dieu; de se rapetisser jusqu'aux petitesesses de la conception, du berceau, de l'enfance, et cependant de rester en possession de toute sa puissance divine. Pour nous, c'est un mystère, mais non pas pour lui. Prendre notre nature n'est pas un progrès pour Dieu, mais sa volonté d'anéantissement est notre promotion. Car lui, il ne perd pas son privilège d'être Dieu, et il permet à l'homme de devenir Dieu.

2. *L'Incarnation, mystère du Christ Dieu et homme*

5. Le Christ étant à la fois Dieu et homme ...

C'est donc le Fils Unique de Dieu, né de la Vierge comme homme, qui doit, à la plénitude des temps, élever l'homme à la dignité divine; aussi, en toutes les paroles qu'il nous adresse dans l'Evangile, celui-ci tient-il à garder cette double norme : nous apprendre à le croire Fils de Dieu, et nous rappeler qu'on doit le reconnaître Fils de l'homme. Homme, il nous a parlé et il a réalisé tout ce qui relève de Dieu, nous parlant ensuite comme Dieu et accomplissant tout ce qui concerne l'homme. Et pourtant il le fait de telle sorte que ce langage même, sous ses deux aspects, paraisse toujours parole de l'homme et parole de Dieu. Il nous montre toujours un seul Dieu, le Père, mais il déclare posséder la nature du Dieu unique, par la vérité de sa naissance; et pourtant il n'est pas sans soumettre à Dieu son Père, à la fois sa dignité de Fils et sa condition d'homme, puisque toute naissance doit se référer à son auteur, et que toute chair doit reconnaître son indigence devant Dieu.

Par suite, voici offerte aux hérétiques l'occasion de tromper les simples et les ignorants : ils mettent au compte de la faiblesse présumée de sa nature divine, les mots que le Christ prononce en tant qu'homme. Et puisque c'est une seule et même personne qui a tenu ce langage, ils appliquent à sa divinité tout ce qu'il a dit.

6. ... A nous de distinguer le langage de Dieu et le langage de l'homme

Certes, nous ne le nions pas : tout ce que le Christ avance en son nom est une parole qui relève de sa nature. Mais si Jésus Christ est à la fois homme et Dieu, il n'en est pas moins vrai qu'il est d'abord Dieu avant de devenir homme; puis, devenu homme, il ne cesse d'être Dieu; et enfin, après la glorification de l'homme en Dieu, il est pleinement homme et pleinement Dieu. Par suite, il est normal que le mystère de ses paroles soit en harmonie avec le mystère de sa façon d'exister. Et puisque selon le temps, tu distingues en lui Dieu et l'homme, discerne aussi le langage de Dieu et le langage de l'homme. Oui, puisque tu reconnais qu'il est Dieu et homme dans le temps, fais le partage des paroles qu'il prononce dans le temps comme Dieu, et de celles qu'il avance comme homme.

Mais puisque, partant d'un temps où il était homme et Dieu, il y a par ailleurs un temps où il est maintenant pleinement homme et pleinement Dieu, si quelque parole s'applique à ce temps, comprends-la en la rapportant au temps dont il est question. Puisque ce n'est pas la même chose : être Dieu avant d'être homme, être Dieu et homme, et après avoir été homme, être pleinement Dieu et pleinement homme, ne brouille donc pas le mystère de l'économie divine en ne distinguant pas les temps et les modes d'exister. Car en fonction de ses manières d'être et de ses natures, le Fils se devait de tenir un langage différent : autre est celui qu'il tint avant de naître dans la réalité mystérieuse de son humanité, autre celui qu'il nous adresse lorsqu'il est sujet à la mort, autre celui qui est le sien, maintenant qu'il est éternel.

7. C'est Dieu qui naît, souffre et meurt dans l'homme Jésus

C'est pourquoi Jésus Christ nous a parlé comme parle un homme, lui qui, tout en demeurant en tous ces états, est né pour nous, homme de notre chair; toutefois, il ne nous a pas caché qu'il était Dieu par nature.

Car si, dans son enfantement, sa passion, sa mort, il est entré dans les réalités qui sont la condition de notre nature, il a cependant montré qu'il les vivait dans la puissance de sa nature divine : il est lui-même la source d'où il est né, il veut souffrir alors qu'il aurait très bien

pu ne pas souffrir, et lui, le Vivant, il s'est livré à la mort. Et pourtant, si c'est Dieu qui a vécu cette existence dans un homme, étant né par sa propre action, ayant souffert par sa volonté, étant mort par son libre choix, c'est bien aussi l'homme qui l'a vécue, c'est l'homme qui est né, qui a souffert, qui est mort.

Or tout cela rentrait dans le plan des mystères de Dieu, dessein arrêté déjà depuis la création du monde : Dieu, le seul-engendré, voulait naître comme homme, pour que l'homme demeure en Dieu pour toujours; Dieu voulait souffrir, afin que le diable déchaîné, se servant de tout ce qu'avait à subir la faiblesse humaine, ne nous retint plus sous la loi du péché, alors que Dieu avait pris sur lui la misère humaine; Dieu voulait mourir, afin qu'aucune puissance ne dresse la tête contre Dieu et ne puisse faire usage à son profit de la nature d'une force créée, alors que le Dieu immortel s'était laissé enserrer dans la loi de la mort.

C'est pourquoi Dieu naît pour prendre sur lui notre chair, souffre ensuite pour nous rendre l'innocence, et pour finir, meurt pour réparer l'offense. Et donc en lui, notre humanité demeure en Dieu, les souffrances dues à notre misère deviennent celles de Dieu, et les esprits du mal et les puissances mauvaises paraissent enchaînés lors du triomphe de la chair, alors que Dieu meurt dans la chair.

8. Ceci pour qu'en lui, nous soyons pleinement comblés

L'Apôtre, conscient de ce mystère, avait reçu du Seigneur lui-même la science qui vient de la foi; comme il n'ignorait pas que celle-ci est hors de portée du monde, des hommes et de la philosophie, il nous avertit : «Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et la creuse duperie qui découle de la tradition des hommes, des éléments du monde, et non du Christ; car en lui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité, et vous êtes pleinement comblés en lui qui est le chef de toutes Principautés et de toutes Puissances» (Col 2, 8-10)

C'est pourquoi, après avoir indiqué que la plénitude de la Divinité habite corporellement dans le Christ, il ajoute, pour souligner la réalité mystérieuse par laquelle nous sommes inclus dans le Christ : «Vous êtes pleinement comblés en lui». Car c'est parce que le Christ possède en lui la plénitude de la Divinité, que nous sommes pleinement comblés en lui. Et, avec sagesse, Paul ne dit pas : «Vous êtes pleinement comblés», mais : «Vous êtes pleinement comblés en lui». Car, par l'espérance que nous confère notre foi, tous ceux qui sont ou seront régénérés pour la vie éternelle, demeurent dès maintenant dans le corps du Christ; mais par la suite, ce ne sera plus en lui, mais en eux-mêmes qu'ils seront comblés, en ce temps dont parle l'Apôtre : «Il transformera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire» (Ph 3,21).

A présent, c'est donc en lui que nous sommes comblés, c'est-à-dire du fait que celui en qui habite corporellement la plénitude de la Divinité, a pris notre chair. Et le pouvoir qu'il a de réaliser notre espérance n'est pas limité. Car si nous sommes pleinement comblés en lui, c'est qu'il est la source et l'origine de tout pouvoir, selon cette parole : «Afin qu'en son nom tout genou fléchisse, au ciel, sur terre et dans les enfers, et que toute langue proclame que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père» (Ph 2,10-11). Voilà donc ce qu'il faudra reconnaître : «Jésus est dans la gloire de Dieu le Père», et celui qui est né comme homme, ne demeure plus dans la misère de notre corps, mais dans la gloire de Dieu. Oui, voilà ce que toute langue reconnaîtra. Et puisque les créatures célestes et terrestres fléchissent le genou devant lui, c'est qu'il est le chef de toutes Principautés et Puissances; ceci justifie que tout lui soit soumis et le reconnaisse en fléchissant le genou devant celui en qui nous sommes comblés, et que l'on doit proclamer dans la gloire de Dieu le Père, puisque la plénitude de la Divinité habite corporellement en lui.

9. Renés en lui, nous ressuscitons avec lui, si nous mourons avec lui

L'Apôtre nous a donc mis sous les yeux, et la nature du Christ, et la réalité mystérieuse par laquelle nous sommes pris dans sa vie : la plénitude de la Divinité demeure en lui, et du fait qu'il est né homme, nous sommes pleinement comblés en lui. Et maintenant, il poursuit en complétant ce qui a trait à l'économie du salut de l'homme : «En lui aussi, vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite de main d'homme, par l'ablation d'un morceau de chair de votre corps, mais de la circoncision du Christ. Ensevelis avec lui dans le baptême, avec lui aussi vous êtes ressuscités, parce que vous avez cru à l'action de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts» (Col 2,11-12).

Nous avons donc été circoncis, non d'une circoncision charnelle, mais de la circoncision du Christ, c'est-à-dire que nous sommes renés pour être un homme nouveau. En effet,

puisque nous avons été ensevelis avec lui dans son baptême, il nous faut mourir à notre vieil homme, car cette renaissance qu'est le baptême est pour nous : «Puissance de résurrection» (Ph 3,10). Cette circoncision dans le Christ n'a rien à voir avec une opération chamelle, elle signifie qu'il nous faut mourir entièrement avec lui, pour vivre ensuite entièrement avec lui. Nous ressuscitons en effet, en lui, par la foi en ce Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. Il faut donc croire qu'il est Dieu, celui dont l'action a ressuscité le Christ d'entre les morts : c'est cette foi qui nous ressuscite avec le Christ et en lui.

10. Mort et résurrection sont l'œuvre du même Dieu ...

L'Apôtre achève ensuite de nous dévoiler cette réalité mystérieuse de l'homme inclus dans le Christ : «Et vous qui étiez morts par suite de vos péchés et de votre chair incircumcise, il vous a fait revivre avec lui, après vous avoir pardonné toutes vos offenses. Il a effacé le document accusateur que les commandements retournaient contre nous; il l'a fait disparaître en le clouant à la croix, après s'être dépouillé de sa chair, et il a livré les Puissances en spectacle, en triomphant d'elles en son propre Corps» (Col 2,13-15).

L'homme terrestre ne saurait comprendre la foi de l'Apôtre, et aucun autre langage que le sien ne saurait traduire par des mots l'expression de sa pensée. Dieu ressuscite le Christ d'entre les morts, ce Christ en qui habite corporellement la plénitude de la divinité. Et celui-ci nous fait participer à sa vie, en nous pardonnant nos péchés, et en détruisant l'écrit qu'est la loi du péché, que les ordonnances de l'ancienne alliance tournaient contre nous. Il le fait disparaître et le cloue à la croix. En se soumettant à la loi de la mort, il se dépouille de la chair, livre les Puissances en spectacle, triomphe d'elles en son propre corps. Nous avons déjà expliqué plus haut comment en son propre corps, il a triomphé des Puissances adverses, comment il les a livrées en spectacle, et comment, après avoir effacé le document qui nous accusait, il nous a rendu la vie.

Mais qui pourrait comprendre et qui saurait exprimer ce mystère ? C'est l'action de Dieu qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, et cette même action nous rend la vie avec le Christ; cette même action remet nos péchés, efface et cloue à la croix le document qui nous accusait; par cette action encore, le Christ se dépouille de la chair, livre les Puissances en spectacle. et triomphe d'elles en son propre corps. Tu vois l'action de Dieu : il ressuscite le Christ d'entre les morts; tu vois aussi le Christ qui accomplit en lui les actions mêmes accomplies par Dieu. Car le Christ est mort en se dépouillant de la chair. Retiens donc que le Christ est un homme ressuscité par Dieu d'entre les morts; retiens que le Christ est Dieu qui accomplit l'œuvre de notre salut, puisque sa mort en est la réalisation.

Ainsi, alors que Dieu accomplit tout cela dans le Christ, c'est le Christ qui va mourir en se dépouillant de sa chair, bien qu'il soit aussi le Dieu qui réalise cette œuvre de salut. Et lorsque le Christ est mort, après avoir œuvré comme Dieu avant sa mort, c'est encore l'action de Dieu qui ressuscite le Christ d'entre les morts. Puisque ce Dieu qui ressuscite le Christ d'entre les morts est le même Dieu que le Christ qui œuvre avant sa mort, c'est lui aussi qui se dépouille de sa chair pour mourir.

11. ... L'œuvre d'un seul Christ, à la fois Dieu et homme

Et maintenant, comprends-tu la réalité mystérieuse contenue dans la foi que nous présente l'Apôtre ? A présent, crois-tu connaître le Christ ? Car je te pose cette question : Qui est celui qui se dépouille de la chair, et quelle est cette chair dont il se dépouille ? Je le constate en effet, l'Apôtre exprime deux réalités : la chair dont il est dépouillé, et celui qui se dépouille de la chair. Et avec cela, j'entends déclarer que le Christ est ressuscité des morts par l'action de Dieu. Et puisque Dieu est à la fois celui qui ressuscite le Christ d'entre les morts, et le Christ ressuscité des morts, je te demande : Qui est celui qui se dépouille de la chair, et qui est celui qui ressuscite le Christ d'entre les morts, pour nous rendre la vie avec le Christ ?

Car si le Christ mort, n'est pas le même que cette chair dont il est dépouillé, dis-moi donc le nom de cette chair dont il s'est dépouillé, et par ailleurs, explique-moi quelle est la nature de celui qui s'est dépouillé de sa chair ! Car pour moi, je trouve que le Christ Dieu ressuscité des morts est le même Dieu qui s'est dépouillé de la chair. Et d'un autre côté, je découvre que cette chair dont il s'est dépouillé, est identique au Christ ressuscité d'entre les morts, livrant en spectacle les Principautés et les Puissances, et triomphant d'elles en sa personne !

Comprends-tu de quoi il s'agit lorsqu'on parle de ce triomphe sur les Puissances en sa personne ? Saisis-tu que cette chair dont il s'est dépouillé, et celui qui se dépouille de sa chair, sont bien les mêmes ? Car il triomphe en sa personne, c'est-à-dire en cette chair dont il s'est

dépouillé. Ne vois-tu pas qu'on le proclame ainsi Dieu et homme, puisque la mort est imputée à l'homme, mais la résurrection de la chair à Dieu, sans pourtant que soient différents celui qui est mort, et celui par qui le mort ressuscite ? Car la chair dont il s'est dépouillé, c'est le Christ mort; et par ailleurs, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, est le même que le Christ qui s'est dépouillé de sa chair. Saisis la nature de Dieu dans la puissance de la résurrection : reconnais dans la mort l'économie de son humanité. Bien que chacune de ces deux actions soit le fait ou de la nature divine, ou de la nature humaine, souviens-toi cependant qu'il n'y a qu'un seul Jésus Christ, à la fois Dieu et homme !

12. Le Christ, Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu

Toutefois, je ne le perds pas de vue : souvent l'Apôtre attribue à Dieu le Père d'avoir ressuscité le Christ d'entre les morts. Mais en ses dires, Paul ne s'oppose pas à la foi telle que l'Évangile nous la présente, exprimée nettement par le Seigneur : «Voilà pourquoi le Père m'aime : c'est que je donne ma vie pour la reprendre. On ne me l'ôte pas, mais je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre. Tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père» (Jn 10,17-18). Ou encore, quand on lui demande un signe qui permettrait de croire en lui, il annonce à propos du temple de son corps : «Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours» (Jn 2,19). En assurant ainsi qu'il aurait le pouvoir de reprendre sa vie et la puissance de relever le temple de son corps, il nous apprend que c'est lui, le Dieu artisan de sa propre résurrection – bien que pourtant, il se réfère totalement à l'ordre reçu de son Père –; l'Apôtre ne le comprend pas autrement lorsqu'il proclame le Christ : «Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu» (1 Co 1,24), et par là, rapporte le caractère merveilleux de son œuvre à la gloire du Père; ceci parce que ce que fait le Christ, c'est la puissance et la sagesse de Dieu qui le font, et tout ce que font la puissance et la sagesse de Dieu, c'est sans doute Dieu qui le fait, ce Dieu dont le Christ est la Puissance et la Sagesse.

En un mot, le Christ est donc ressuscité d'entre les morts par l'action de Dieu, puisqu'en sa personne, il a réalisé les œuvres de Dieu le Père, par sa nature identique à celle de Dieu. Et notre foi en la résurrection repose en ce Dieu qui a ressuscité le Christ d'entre les morts.

13. ... Mort au péché et vivant pour Dieu ...

Le bienheureux Apôtre maintient donc un double enseignement se rapportant aux deux natures signifiées dans le Christ. Il montre en lui, à la fois la faiblesse de l'homme et la puissance de sa nature divine, en cette phrase adressée aux Corinthiens : «Car s'il a été crucifié en raison de sa faiblesse, il vit par la puissance de Dieu» (2 Co 13,4); il le met ainsi en évidence : sa mort est liée à sa misère humaine, mais sa vie manifeste la puissance de Dieu. De même en ce passage à l'adresse des Romains : «Sa mort fut une mort au péché, une fois pour toutes, mais sa vie est une vie pour Dieu. Et vous de même, regardez-vous comme morts au péché, et vivants pour Dieu, dans le Christ Jésus» (Rm 6,10-11). Il met donc sa mort au compte du péché, c'est-à-dire de notre corps, mais il rapporte sa vie à Dieu qui par nature, est Vie; et par là, il nous faut mourir à notre corps afin de vivre pour Dieu, dans le Christ Jésus qui, ayant pris sur lui notre corps de péché, vit maintenant tout entier pour Dieu en compagnie de notre nature humaine qu'il s'est unie, en lui donnant de partager sa divine immortalité.

14. ... Dans la forme de Dieu et dans la forme d'esclave

Il était bon de s'arrêter un peu à ces vérités, pour ne pas oublier que nous avons parlé des propriétés de chaque nature dans le Seigneur Jésus Christ", car le Fils qui demeurait dans la forme de Dieu, a pris la forme d'esclave qui lui permit d'obéir jusqu'à la mort. En effet, l'obéissance qui conduit à la mort n'est pas le fait de la forme de Dieu, tout comme la forme de Dieu n'est pas compatible avec la forme d'esclave. Mais, de par la réalité mystérieuse qui découle de l'économie divine telle que nous l'annonce l'Évangile, celui qui est dans la forme d'esclave n'est autre que celui qui est dans la forme de Dieu; ceci bien que ce ne soit pas la même chose : «prendre la forme d'esclave», et : «demeurer dans la forme de Dieu» (Ph 2,6-7); et compte tenu aussi de ce que celui qui demeurait dans la forme de Dieu ne pouvait prendre la forme d'esclave sans se dépouiller de sa condition divine, puisque la rencontre des deux formes n'est pas compatible. Et pourtant, celui qui s'est dépouillé n'est pas autre ni différent de celui qui a pris la forme d'esclave. Car pour avoir pris, il faut avoir été : ne prend que celui qui existe en tant que personne.

Par conséquent, ce dépouillement de la forme divine n'est pas l'abolition de la nature divine : celui qui se dépouille de sa forme divine reste lui-même, et celui qui prend la forme

d'esclave reste ce qu'il était. Et puisque c'est le même être qui se dépouille d'une forme pour en prendre une autre, c'est donc qu'il possède en lui une capacité mystérieuse qui lui permet de se dépouiller de sa forme pour en revêtir une autre. Toutefois il n'y a pas de disparition : la forme dont il se dépouille subsiste, et la forme reçue est là. Aussi ce dépouillement a-t-il pour effet de faire prendre au Christ la forme d'esclave, sans pourtant que le Christ qui était dans la forme de Dieu ne cesse d'être le Christ : c'est le Christ et personne d'autre, qui a pris la forme d'esclave. Lorsqu'il s'est dépouillé pour devenir le Christ homme dans un corps, tout en demeurant le même Christ Esprit 23, le changement de sa manière d'être 24 et la prise en charge de la nature humaine n'ont pas détruit la nature de sa divinité qui demeure. Car il n'y a qu'un seul Christ qui reste le même, et quand il change de manière d'être, et quand il assume la chair.

3. Explication des textes scripturaires que les hérétiques utilisent à leur profit

A) «NUL N'EST BON, SI CE N'EST LE SEUL DIEU»

15. Répondons maintenant aux propos des hérétiques

Nous venons de mettre au jour l'économie des mystères. Or les hérétiques s'en servent pour tromper quelques ignorants : ils mettent au compte d'une soi-disant faiblesse de sa divinité, toutes les paroles et actions du Christ ayant assumé la nature humaine, et ils attribuent à sa forme de Dieu, tout ce qui revient à sa forme d'esclave. Nous nous devons de répondre maintenant à leurs propos. Ainsi, nous serons à même de juger en connaissance de cause des deux thèses en présence, puisque l'unique foi, c'est de reconnaître le Verbe et la chair, c'est-à-dire Jésus Christ, Dieu et homme.

Ils présentent ce texte : «Nul n'est, bon, si ce n'est le seul Dieu»

Nos gens estiment ne pas devoir tenir pour véritable la nature divine de notre Seigneur Jésus Christ, parce qu'il a dit : «Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon, si ce n'est le seul Dieu» (Mc 10,18). La raison de toute réponse est à chercher dans les motifs mêmes de la question. De fait, le Christ n'a voulu répondre qu'à ce qu'on lui demandait.

Et d'abord, je m'enquiers auprès de ceux qui se cabrent devant cette répartie : Le Seigneur se serait-il fâché d'avoir été appelé bon ? Aurait-il préféré qu'on le qualifie de mauvais ? Car on pourrait le croire, me semble-t-il, à l'entendre dire : «Pourquoi m'appelles-tu bon ?» Allons, je ne crois personne assez stupide pour supposer de la méchanceté chez celui qui a dit : «Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; vous trouverez ainsi le repos pour vos âmes. Oui, mon joug est doux et mon fardeau léger !» (Mt 11,28-30). Il se dit doux et humble, et nous le supposerions irrité parce qu'on l'appelle bon ? L'antinomie de ces affirmations nous heurte : celui qui témoigne de sa propre bonté, ne peut s'irriter si on lui donne le titre de bon. Nous n'avons donc pas à interpréter ce texte en ce sens : le Christ n'est pas fâché de s'être entendu qualifié de bon.

Dès lors, il nous faut rechercher s'il n'y aurait pas une autre déclaration le concernant, qui aurait provoqué le reproche de celui qui, manifestement, n'a pas récusé le titre de bon.

16. Le Christ reproche à son interlocuteur son manque de foi

C'est pourquoi il nous faut considérer quel titre donne au Christ son interlocuteur, outre celui de bon. Il lui demande en effet : «Bon Maître, que dois-je faire de profitable ?» (Mt 19,16). Il lui donne donc deux titres : «Bon» et «Maître». Et si le Christ ne lui reproche pas de l'avoir appelé bon, c'est donc qu'il le reprend de l'avoir qualifié de : «Bon Maître D. Or s'il lui fait ce reproche, c'est la foi de celui qui l'interroge qu'il désapprouve, plutôt que le fait de l'avoir dénommé : «Bon» ou «Maître».

Le jeune homme, en effet, se targue d'être un fidèle observateur de la Loi, mais il ignore la fin de la Loi qui est le Christ; il se croit justifié par ses œuvres et ne comprend pas que le Christ est venu pour les brebis perdues de la maison d'Israël, et que la Loi est impuissante à sauver les fidèles : elle ne donne pas la foi qui justifie. Aussi interroge-t-il le Seigneur de la Loi et le Dieu seul-engendré, comme s'il n'était qu'un maître enseignant des préceptes ordinaires, et interprétant les écrits de la Loi. Si le Seigneur est indigné par cette demande, c'est qu'au fond, elle reflétait un manque de foi en sa personne, puisqu'il était interrogé en tant que maître de la Loi; aussi répond-t-il : «Pourquoi m'appelles-tu bon ?» Et pour bien montrer en quel sens on doit reconnaître et proclamer sa bonté, il ajoute : «Nul

n'est bon, si ce n'est le seul Dieu !» Il ne refuse pas ce titre de bon, mais à condition qu'on le lui donne en tant que Dieu.

17. Il ne rejette pas les titres de «Bon» et de «Maître»

Il précise ensuite que s'il n'accepte pas ce titre de «Maître» et de «Bon», c'est en raison de ce que croyait son interlocuteur qui l'interrogeait comme s'il n'était qu'un homme; c'est après avoir constaté la suffisance du jeune homme, la vanité qu'il tirait d'avoir accompli la Loi, qu'il répond : «Il te manque une chose : va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; puis viens, et suis-moi» (Mc 10,21).

Ce n'est pas qu'il refuse qu'on lui donne le titre de «Bon», lui qui promet un trésor dans le ciel; ce n'est pas qu'il ne veuille être considéré comme «Maître», lui qui se présente comme le guide qui conduit à cette béatitude parfaite ! C'est ce que croit son interlocuteur, l'idée terre à terre qu'il se fait à son sujet, que le Seigneur condamne, en lui enseignant que la bonté est l'apanage de Dieu seul. Et pour lui faire entre-voir qu'il est, lui, à la fois Dieu et bon, il met en œuvre sa bonté : il lui ouvre les trésors des cieux et s'offre à l'y conduire.

Si le Seigneur s'insurge, c'est donc parce que ces titres lui sont donnés comme s'il n'était qu'un homme. Mais il n'affirme pas qu'il n'a rien à voir avec ces titres de «Maître» et de «Bon», si on les lui donne en tant que Dieu : s'il reconnaît que Dieu seul est bon, ses paroles et ses actions relèvent de la puissance, de la bonté, de la nature du Dieu unique.

18. Il accepte que les apôtres le reconnaissent pour Maître

Le Christ ne repousse donc pas le titre de «Bon D qui lui est donné, il ne rejette pas non plus l'honneur d'être appelé «Maître». Mais il s'en prend à la conviction d'un homme qui ne perçoit en lui rien d'autre que le corps et la chair. La preuve en est qu'il adresse aux apôtres un tout autre langage. Ceux-ci le reconnaissent pour leur Maître, et il leur dit : «Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien : je le suis» (Jn 13,13). Il leur avait conseillé ailleurs : «(Ne vous faites pas appeler Maître, car votre Maître, c'est le Christ» (Mt 23,10).

Ici, c'est la foi qui le reconnaît comme Maître; aussi complimente-t-il les Apôtres et accepte-t-il ce nom. Là, il refuse cette appellation de : «Bon Maître», car on ne comprend pas qu'il est le Seigneur et le Christ; il déclare alors que Dieu seul est bon, mais il ne se distingue pas de Dieu, lui qui s'affirme Seigneur et Christ, et il nous montre par là qu'il est notre guide pour parvenir aux trésors des cieux.

19. Il se présente comme Dieu

Or le Seigneur maintient toujours l'expression de la foi propre à l'Eglise : il affirme un seul Dieu, le Père, sans pourtant se mettre à côté de ce mystère du Dieu unique, puisque, par ce que sa naissance a de spécifique, il ne s~ reconnaît ni autre que Dieu ni Dieu le Père. Car la nature du Dieu Un qu'il possède, ne souffre pas qu'il soit un Dieu d'une autre sorte que le Père, et sa naissance exige qu'il soit ce que doit être un Fils parfait. Ainsi, il ne peut ni être séparé de Dieu ni être lui-même le Père. Et par suite, il règle tout son langage de telle manière que chaque fois qu'il glorifie le Père, il nous montre, par un aveu très discret, qu'il possède lui aussi en propre, cette gloire qu'il rend au Père.

Lorsqu'il dit en effet : «Croyez en Dieu, croyez aussi en moi» (Jn 14,1), je voudrais bien savoir pourquoi il se distinguerait de Dieu par la nature, lui qui ne s'en distingue pas en demandant pour lui le même honneur ? Car il précise bien : «Croyez aussi en moi D, tout comme il avait dit : «Croyez en Dieu.» Par ces mots : «En moi», n'est-on pas en droit de comprendre qu'il nous indique quelle est sa nature ? Si tu distingues la foi que l'on doit avoir envers le Père, de celle que l'on doit avoir envers le Fils, alors soit ! distingue leur nature ! Oui, si la vie consiste à croire en Dieu, sans croire au Christ, tu peux alors arracher au Christ le nom et le caractère propre d'être Dieu. Mais si croire au Christ assure la perfection de la vie chez ceux qui croient en Dieu, au lecteur avisé de peser la force de cette parole : «Croyez en Dieu, croyez aussi en moi !»

Car par ces mots : «Croyez en Dieu, croyez aussi en moi», le Christ, en unissant la foi que l'on doit avoir en lui, à la foi que l'on doit avoir en Dieu, unit aussi sa nature à celle de Dieu, puisqu'après avoir fait mention du Dieu en qui il faut croire, il nous enseigne qu'il faut croire en lui : par là, il nous apprend qu'il est Dieu, puisque ceux qui croient en Dieu doivent croire en lui. Et pourtant, il enlève tout prétexte à une confusion impie, car s'il nous demande de croire en Dieu et en lui, il ne laisse à notre foi aucune raison de le croire un Dieu solitaire.

20. Un témoignage préférable à celui de Jean :

En plusieurs endroits, et même dans la plupart de ses enseignements, le Seigneur nous avait exposé en tous points ce mystère : reconnaissant Dieu le Père, il maintient qu'il est un avec lui. Et s'il se place dans l'unité du Père, il n'affirme pas cependant que cette unité est celle d'une personne unique et solitaire.

Mais voici encore un autre texte où il nous enseigne le plus clairement possible, le mystère de son unité avec le Père et de sa naissance divine : «Pour moi, nous dit-il, j'ai mieux que le témoignage de Jean. Car les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, ces œuvres mêmes que je fais, me rendent témoignage que le Père m'a envoyé. Et le Père qui m'a envoyé, rend lui-même témoignage à mon sujet. Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu son visage, et sa parole n'habite pas en vous, puisque vous ne croyez pas en celui qu'il a envoyé» (Jn 5,36-38).

Comment savoir vraiment que le Père a rendu témoignage au Fils, puisque personne ne l'a vu, et que sa voix ne s'est pas fait entendre ? Et pourtant, je me souviens qu'une voix s'est faite entendre du haut du ciel, et qu'elle disait : «Celui-ci est mon Fils Bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances : écoutez-le !» (Mt 17,5). Comment dire alors que la voix de Dieu n'a pas été entendue, puisque la voix que l'on a perçue se présente elle-même comme la voix du Père ? Mais ceux qui demeureraient à Jérusalem n'ont peut-être pas saisi cette voix que seul Jean a entendue dans le désert !

Celui des œuvres que le Christ accomplit

Cherchons donc comment le Père a rendu témoignage au Christ à Jérusalem. Car en ce texte, le Seigneur ne fait pas appel au témoignage de Jean qui a perçu une voix venant du ciel, mais il présente un témoignage préférable à celui de Jean. Il nous précise en quoi consiste ce témoignage : «Car les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, les œuvres mêmes que je fais, me rendent témoignage que le Père m'a envoyé» (Jn 5,36). Je le reconnais : ce témoignage a du poids : personne d'autre que le Fils envoyé du Père, ne pourrait accomplir de telles œuvres. L'œuvre menée à bien par le Fils est son propre témoignage.

Quelle est la suite du texte ? «Et le Père qui m'a envoyé, rend lui-même témoignage à mon sujet. Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu son visage, et sa parole n'habite pas en vous» (Jn 5,37-38). Seraient-ils donc exempts de faute, ces Juifs qui n'ont pas su reconnaître le témoignage du Père, eux qui ne l'ont jamais vu ni entendu, et en qui ne demeure pas sa parole ? Non, ils n'ont pas l'excuse d'ignorer son témoignage, puisque le Fils déclare que le témoignage que portent ses œuvres, c'est le témoignage rendu par son Père. Ses œuvres attestent donc qu'il est l'envoyé du Père. Mais le témoignage de ses œuvres, c'est le témoignage du Père. Et puisque l'œuvre du Fils, c'est le témoignage du Père, il nous reste forcément à conclure que la nature qui est à l'œuvre dans le Christ, est précisément celle-là même par laquelle le Père est aussi son témoin. Et ainsi, le Christ qui agit, et le Père qui témoigne dans l'œuvre du Christ, nous montrent qu'ils jouissent d'une nature inséparable, en vertu de la naissance du Fils, puisque l'œuvre même du Christ montre le témoignage que rend Dieu, au sujet du Christ.

21. Ses œuvres nous montrent le Fils envoyé par le Père

C'est pourquoi les Juifs ne sont pas exempts de péché pour avoir méconnu ce témoignage, puisque l'œuvre du Christ est le témoignage du Père à son sujet. S'ils n'ont pas entendu la voix du Père qui rend témoignage, s'ils n'ont pas vu son visage, s'ils n'ont pas sa parole qui demeure en eux, ils ont eu du moins, connaissance de ce témoignage. Car après ces mots : «Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu son visage, et sa parole n'habite pas en vous» (Jn 5,37-38), pour nous permettre de comprendre pourquoi ils n'avaient pas entendu sa voix, ni vu son visage, pourquoi sa parole ne demeurerait pas en eux, alors que le Père avait rendu témoignage à son sujet, le Seigneur s'empresse d'ajouter : «Vous ne croyez pas en celui qu'il a envoyé» (Jn 5,38). Par suite, il nous l'indique : si l'on croit en lui, on entendra la voix de Dieu, on verra son visage et sa parole habitera dans les croyants. Car, par suite de l'unité de leur nature, c'est le Père qui, dans le Fils, est entendu, vu et possédé. Le Christ n'est-il pas la preuve de l'existence du Père, puisqu'il est envoyé par lui ? Une différence quelconque de nature le distinguerait-elle du Père, quand ce Père qui rend témoignage au Christ, n'est pas entendu, ni vu, ni connu, si l'on ne croit pas que le Christ est l'envoyé du Père ?

Non, le Fils seul-engendré ne se distingue pas de Dieu, lorsqu'il reconnaît Dieu pour son Père. Mais révélant le Dieu Père par ce terme de Père, il s'inclut lui aussi dans la dignité de Dieu.

22. Venant au nom du Père, il est Fils et il est Dieu

Ainsi dans ce même passage où, nous disait-il, ses œuvres rendent témoignage qu'il est l'envoyé du Père, le Christ nous laisse entendre que le Père, lui aussi, témoigne qu'il l'a envoyé; car il ajoute : «Et vous ne cherchez pas la gloire de celui qui est le seul Dieu» (Jn 5,44). Il ne s'agit pourtant pas là d'une parole citée hors de son contexte : ce qui précédait nous préparait à croire en l'unité de nature du Père et du Fils. Car plus haut, le Seigneur s'exprimait ainsi : «Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! La gloire, je ne la reçois pas des hommes ! D'ailleurs, je vous connais : l'amour de Dieu n'est pas en vous. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; qu'un autre vienne en son nom, vous le recevrez ! Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez votre gloire des hommes, et qui ne recherchez pas la gloire de celui qui est le seul Dieu ?» (Jn 5,40-44).

Le Christ n'a que faire de la gloire des hommes. La gloire est à chercher auprès de Dieu, et c'est le propre de ceux qui n'ont pas la foi, de la recevoir les uns des autres. Quelle gloire en effet, un homme peut-il apporter à un autre homme ? C'est pourquoi le Christ le déclare : il le sait, l'amour de Dieu n'est pas en ses interlocuteurs. Et la raison pour laquelle cet amour de Dieu n'est pas en eux, c'est qu'ils ne le reçoivent pas, lui qui vient au nom de son Père.

Je te le demande : Qu'est-ce à dire qu'il vient au nom de son Père ? Est-ce différent de dire qu'il vient au nom de Dieu ? Et si l'amour de Dieu n'est pas en ces Juifs, n'est-ce pas précisément parce qu'ils n'ont pas reçu celui qui vient au nom de Dieu ? Et celui-ci ne nous laisse-t-il pas entendre qu'il possède la nature divine lorsqu'il dit : «Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !» N'avait-il pas déjà dit dans le même passage : «En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et nous y sommes, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue, vivront» (Jn 5,25) ! Le Christ vient au nom du Père; il n'est donc pas le Père, mais il n'est pourtant pas sans jouir de cette nature divine qui est celle du Père, car en tant que Fils et en tant que Dieu, c'est sa caractéristique propre de venir au nom de Dieu le Père.

Après lui, on en recevra un autre qui lui aussi, viendra au nom du Père. Mais lui, il ne sera qu'un homme; les hommes en attendront de la gloire, et en retour, ils le glorifieront; et pourtant, il mentira lorsqu'il prétendra venir au nom du Père. Ici, c'est clair, le Seigneur veut parler de l'Antéchrist, qui se glorifie en abusant les gens avec le nom du Père. Les hommes l'honoreront et ils en recevront de la gloire, car ils accueilleront cet esprit d'erreur; aussi ne chercheront-ils plus à glorifier celui qui est le seul Dieu.

23. La gloire de Dieu, c'est la gloire du Christ

Si les Juifs n'ont pas l'amour de Dieu, c'est qu'ils n'ont pas reçu le Christ lorsqu'il est venu au nom de son Père; en recevant plutôt un autre qui vient lui aussi, au nom du Père, et en se rendant gloire les uns aux autres, ils ne recherchent pas la gloire de celui qui est le seul Dieu; dès lors ne pourrait-on pas en déduire que le Christ ne s'inclut pas forcément dans la gloire du Dieu unique : car si les Juifs ne cherchent pas la gloire du seul Dieu, ce pourrait être parce qu'ils ne reçoivent pas le Christ, mais l'Antéchrist ? Mais c'est refuser de rendre gloire au seul Dieu, de rejeter celui en qui réside nécessairement la gloire du seul Dieu, de repousser celui en qui ils auraient dû rechercher la gloire du seul Dieu, s'ils l'avaient reçu.

Et ici encore, dans le même passage, nous en trouvons l'assurance : au début on peut lire : «... afin que tous honorent le Fils comme. ils honorent le Père. Qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé» (Jn 5,23). Seuls des êtres identiques en nature méritent un honneur égal; un même honneur à rendre ne permet pas d'établir une distinction entre ceux qui doivent le recevoir. Si le mystère de la naissance exige que soit rendu au Père et au Fils un honneur égal, le Fils doit alors être honoré autant que le Père. Et puisque les Juifs ne recherchent pas la gloire du seul Dieu, c'est donc qu'il n'est pas en dehors de la gloire du seul Dieu, celui qui jouit d'un honneur identique et unique, et qui est Dieu. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas non plus le Père; de même celui qui ne recherche pas la gloire du seul Dieu, ne recherche pas non plus la gloire du Christ.

La mort de Lazare sert à la gloire de Dieu et à la gloire du Christ

La gloire du Christ est donc inséparable de la gloire de Dieu.

Que la gloire de l'un et de l'autre soit une gloire unique et identique, le Seigneur nous le confirme par sa remarque lorsqu'on lui annonce la maladie de Lazare : « Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que par elle, le Fils de l'Homme soit glorifié » (Jn 11,4).

La mort de Lazare servira à la gloire de Dieu, lorsque le Fils de Dieu sera glorifié par Lazare. Y a-t-il lieu d'en douter ? La gloire de Dieu, c'est la gloire du Fils de Dieu, puisque la mort de Lazare qui sera pour la gloire de Dieu, servira à glorifier le Fils de Dieu ! Ainsi le Christ nous enseigne qu'il jouit d'une même nature que le Père par suite de sa naissance, puisque la maladie de Lazare a pour fin de glorifier Dieu; et le mystère de la foi est sauf, puisque le Fils de Dieu doit être glorifié par Lazare ! Par là, il faut comprendre que le Fils de Dieu est Dieu, mais le reconnaître comme Dieu ne doit pas nous faire oublier qu'il est aussi Fils de Dieu : si Dieu est glorifié par la résurrection de Lazare, le Fils de Dieu en est comblé de gloire.

24. Toujours le Christ se présente comme ne faisant qu'un avec son Père

La naissance du Vivant, à partir du Vivant, est inséparable du mystère de la nature divine. Le Fils de Dieu ne souffre aucune altération dans sa manière d'être, si bien que la véritable nature du Père demeure en lui. Car même en ces passages où le Christ, après avoir proclamé qu'il n'y a qu'un seul Dieu, semble laisser entendre, par l'emploi de cette expression : « un seul », qu'il ne possède pas la nature divine, il se place pourtant au sein de la nature du Père, sans porter atteinte à notre foi en un seul Dieu.

Ainsi dans sa réponse au scribe

En effet, interrogé par un scribe sur le premier commandement de la Loi, il répond : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur. Et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tous tes biens et de toute ta force. C'est le premier commandement. Le second lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas de plus grand commandement que ceux-là » (Mc 12,29-31).

Nos gens estiment que le Christ se déclare ici d'une autre nature que celle du Dieu unique et qu'il n'a pas droit à ce qu'on lui rende un culte, puisqu'il reconnaît comme premier commandement : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur ». Et l'on poursuit : Dans la suite de ce texte, se présente-t-il vraiment comme l'objet d'un culte, puisque la Loi nous appelle à l'amour de nos proches, tout comme elle nous avait commandé de croire en un seul Seigneur ?

Mais la réponse du scribe n'est pas à négliger. Il constate : « Bien. Maître, tu as eu raison de dire que Dieu est unique et qu'il n'y en a pas d'autre que lui qui doit être aimé de tout son cœur, de toutes ses forces et de toute son âme; et aussi qu'il faut aimer son prochain comme soi-même. Ce commandement est plus grand que tous les holocaustes et tous les sacrifices » (Mc 12,32-33), Cette réponse du scribe semble bien concorder en tous points avec les dires du Seigneur : il nous faut aimer au fond de notre cœur le Dieu unique, mais aussi avoir une grande affection pour notre prochain, à la mesure de l'amour incontestable que nous avons pour nous-mêmes; il reconnaît aussi que l'amour envers Dieu et le prochain est préférable aux holocaustes et aux sacrifices.

Mais voyons ce qui suit.

25. Le scribe n'est pas loin du Royaume de Dieu : il reconnaît le primat de l'amour

« Jésus, voyant qu'il avait bien répondu, lui dit : Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu » (Mc 12,34). Que veut dire une réponse aussi réservée ? La foi qui rend l'homme parfait pour le Royaume des cieux est bien : croire en un seul Dieu, le chérir de toute son âme, de toutes ses forces et de tout son cœur, aimer aussi son prochain comme soi-même. Ce scribe ne serait-il donc pas déjà dans le Royaume de Dieu, plutôt que : « pas loin » ?

Selon un autre texte, le Royaume des cieux est donné à ceux qui revêtent l'homme nu, visitent le malade, servent à manger à l'affamé, abreuvent celui qui a soif, et vont souvent voir le prisonnier : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde » (Mt 25,34). Ailleurs, ce royaume est la récompense promise aux pauvres en esprit : « Bienheureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux est à eux » (Mt 5,3). Pour tous ceux-ci, leur gain est parfait, leur jouissance est complète, les voici tranquilles : l'héritage du Royaume leur est assuré !

La déclaration du jeune homme avait-elle moins de valeur que tout cela ? Car puisqu'il met sur le même pied l'amour de soi-même et l'amour du prochain, que lui manque-t-il pour

arriver à la perfection qu'assure une bonne conduite ? C'est donc qu'être bienveillant à l'occasion et prêt à rendre service n'est pas encore la charité parfaite : certes, la charité parfaite, parce qu'elle ne néglige rien de ce qu'elle doit à l'autre, s'acquitte de tout ce qu'exige une bienveillance qui rend à l'autre autant qu'il lui a été donné. Mais l'ignorance du scribe le retient éloigné du mystère parfait; si le Seigneur loue sa déclaration où il fait preuve de sa foi, s'il lui répond qu'il n'est pas loin du Royaume de Dieu, il ne s'engage pourtant pas encore à lui donner ce que possède déjà la bienheureuse espérance. Car il y tendait d'un pas allègre, lui qui plaçait au-dessus de tout la tendresse envers Dieu et qui mettait l'amour du prochain sur le même pied que l'amour de soi-même. Du moins, comme il faisait passer l'amour de Dieu avant la charité envers le prochain, il n'était plus tenu aux prescriptions des holocaustes et des sacrifices. Il n'était pas loin du mystère de l'Evangile.

26. Mais pourtant, il n'est pas encore dans le Royaume : il ne reconnaît pas le Christ comme Fils de Dieu

Le même passage nous permet de comprendre pourquoi le Seigneur dit au scribe : Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu, plutôt que : Tu seras dans le Royaume de Dieu. Voici la suite du texte : «Et personne n'osait plus l'interroger. Jésus enseignant dans le temple, dit en guise de réponse : Comment les scribes précisent-ils que le Christ est fils de David ? Car David lui-même, dit dans l'Esprit-Saint : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Siège à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis un escabeau pour tes pieds. David lui-même l'appelle : Seigneur; comment peut-il être son fils ?» (Mc 12,34-37).

Le scribe n'est pas loin du Royaume de Dieu quand il reconnaît un Dieu unique qui doit être aimé par-dessus tout. Mais sa propre déclaration lui signale qu'il ignore le mystère contenu dans la Loi, qu'il ne sait pas que le Christ Seigneur, Fils de Dieu, doit être inclus dans la confession d'un seul Seigneur, par la nature de sa naissance. Avouer, selon la Loi, qu'il n'y a qu'un unique Seigneur, semblait ne laisser au Fils de Dieu rien qui lui permette d'exister dans le mystère de l'unique Seigneur. Aussi le Christ demande au scribe : David peut-il appeler le Christ son fils ? Puisque David le reconnaît pour son Seigneur, il serait contraire à la nature que le fils d'un tel patriarche soit aussi son Seigneur. C'est pourquoi le Seigneur s'adresse au scribe qui ne voit en lui que la chair, et ne le saisit que comme le fils de Marie, laquelle est une descendante de David, et lui rappelle que, selon l'Esprit, le Christ est plutôt le Seigneur de David que son fils.

C'est donc que ce texte : «Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur» (Mc 12,29) n'envisage pas le Christ comme étant en dehors de l'unique Seigneur, lui que le Seigneur a engendré de son sein avant l'aurore 33; ce n'est pas que le Christ oublie la Loi et qu'il ne sache qu'on ne doit reconnaître aucun autre Seigneur que le Dieu unique; mais sans porter atteinte à la foi qui découle de la Loi, on doit comprendre qu'il est Seigneur, lui qui, par le mystère d'une naissance conforme à la nature, procède du sein du Dieu incorporel. Puisqu'il est l'Un né de l'Un, par la nature de l'unique Seigneur, il a en lui d'être par nature ce qu'est le Seigneur.

27. Dans le mystère du Dieu un, le Fils n'est pas moins Seigneur que le Père

Reste-t-il donc maintenant encore quelque point obscur ? Le Seigneur lui-même nous enseigne que le premier commandement de la Loi consiste à reconnaître et à aimer l'unique Seigneur, et pour convaincre le scribe qu'il est Seigneur, il lui apporte, non pas son propre témoignage, mais le témoignage du prophète, ce témoignage laissant toutefois entendre que s'il est Seigneur, c'est qu'il est Fils de Dieu.

En effet, par sa naissance, le Christ demeure dans le mystère du Dieu Un, car, possédant en lui la nature de Dieu, le Fils de Dieu n'en sort pas pour constituer un autre Dieu d'une nature différente. Et la vérité de cette génération n'enlève pas au Père son titre de Seigneur et donne au Fils d'être lui aussi, le Seigneur. Ainsi le Père conserve sa primauté, et le Fils garde sa nature. Par là, bien que Dieu le Père soit le seul Seigneur, le Seigneur Unique engendré n'est pas séparé du seul Seigneur, puisque Unique né de l'Unique. il existe comme personne, dans le seul Seigneur.

C'est ainsi que, tout en enseignant selon la Loi, qu'il n'y a qu'un unique Seigneur, le Christ tient à préciser par le témoignage du prophète, que lui aussi est Seigneur.

B) «TOI, LE SEUL VRAI DIEU»

28. Voici un autre texte utilisé par les hérétiques : «Toi, le seul vrai Dieu»

A la foi transmise par l'Evangile d'étendre sa réponse aux autres propos qu'avance l'égarement impie de nos gens. Qu'elle se défende sur le terrain même où elle se voit attaquée, et, remportant la victoire par les armes préparées pour sa perte, qu'elle démontre que les paroles de l'unique Esprit sont aussi l'enseignement de l'unique foi ! Car il n'y a pas d'autre Christ que celui que nous annonce l'Evangile : le vrai Dieu qui demeure dans la gloire de l'unique vrai Dieu; et comme il s'affirme Seigneur en s'appuyant sur la Loi, lorsqu'on semble nier qu'il le soit, ainsi dans les Evangiles il se présente comme vrai Dieu, lors même que l'on estime que ce n'est pas évident.

De fait, pour ne pas le reconnaître vrai Dieu, les hérétiques prennent prétexte de cette phrase : «La vie éternelle, c'est de te connaître, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ» (Jn 17,3). Car, prétendent-ils, en disant : «Toi, le seul vrai Dieu, le Christ se dissocie du vrai Dieu par l'exclusion que suppose le mot : «seul», puisque le seul vrai Dieu ne supporterait pas d'être conçu autrement que comme un Dieu unique. C'est exact : la foi qui nous vient des Apôtres, n'admet pas l'existence de deux vrais Dieux, car rien d'étranger à la nature du Dieu unique ne saurait être mis au niveau de la réalité qu'est cette nature. Car le Dieu unique ne serait plus en vérité le Dieu unique, s'il existait, en dehors de la nature du vrai Dieu unique, un autre Dieu d'une autre espèce, et qui ne lui soit pas identique en nature, par suite de sa naissance.

29. Pour l'expliquer, replaçons-le dans son contexte

Mais pour que l'on comprenne bien qu'en ce texte, le Seigneur s'affirme vrai Dieu dans la nature de l'unique vrai Dieu, sans qu'il soit possible d'en douter, le déroulement de notre exposé se fera à partir de textes qui se situent plus haut, mais qui ont pourtant un lien avec le passage que nous étudions, et qui forment un tout avec lui. Ainsi, après avoir établi par degrés notre foi, confiants dans la certitude d'avoir été libérés, nous pourrions alors nous reposer sur ce sommet : le Christ, vrai Dieu.

Partons donc du mystère contenu dans cette parole du Christ : «Qui m'a vu, a vu le Père» (Jn 14,9), et : «Vous ne me croyez pas ? Je suis dans le Père, et le Père est en moi. Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même, mais le Père lui-même qui demeure en moi, accomplit lui-même ses œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père et le Père est en moi. Croyez-le du moins à cause de ces œuvres. (Jn 14,10-12). Après cet exposé aux multiples résonances, qui traduit des mystères profonds, vient donc la réponse des disciples : «Nous voyons maintenant que tu sais tout, tu n'as pas besoin qu'on t'interroge ! Cette fois, nous croyons que tu es sorti de Dieu !» (Jn 16,30).

Les apôtres ont perçu dans le Christ la nature de Dieu en voyant en lui les merveilles de Dieu. Car savoir toutes choses, connaître les pensées du cœur est plutôt le fait du Fils de Dieu que de son envoyé. Par cette réplique, ils l'avouent : ils croient le Christ sorti de Dieu, puisque la puissance de la nature divine réside en lui.

30. Le Seigneur parle aux apôtres de sa naissance du Père

Or le Seigneur, tout en louant leur perspicacité, répond aux apôtres qu'il n'a pas seulement été envoyé, mais qu'il est sorti de Dieu, rendant compte ainsi par ce terme : «sorti» du fait de sa naissance du Dieu incorporel. Déjà, en effet, il leur avait parlé de sa naissance en se servant du même mot : «sorti» : «Vous m'aimez, disait-il, et vous croyez que je suis sorti de Dieu, et que je suis venu du Père dans ce monde n (Jn 16,27-28). Car s'il était venu du Père en ce monde, c'est qu'il était sorti de Dieu. Aussi, pour que l'on comprenne que par ce mot : «Sorti», il a bien en vue sa naissance, il ajoute qu'il est venu du Père. Puisqu'il est venu du Père, c'est qu'il est sorti de Dieu; sa sortie de Dieu, exprimée dans le texte, accompagnée du nom de Père, c'est tout simplement sa naissance parfaite.

C'est pourquoi il dit aux apôtres qui comprennent le mystère de sa sortie : «Vous croyez à présent ? Mais voici venir l'heure – elle est venue – où vous serez dispersés chacun de son côté, et vous me laisserez seul. Mais non, je ne suis pas seul, le Père est avec moi !» (Jn 16,31-32). Pour nous enseigner que sa sortie n'est pas une séparation d'avec Dieu le Père, mais une naissance qui conserve au Fils la nature de Dieu le Père, le Christ ajoute donc qu'il n'est pas seul, mais que le Père est avec lui, c'est-à-dire que par la puissance et l'unité de leur nature, le Père qui demeure en lui, est avec lui, parle à travers lui, agit dans ses œuvres. Ensuite, pour leur montrer la raison de tout ce langage, il ajoute : «Je vous ai dit tout cela pour qu'en moi vous ayez la paix. Vous aurez à souffrir dans ce monde, mais gardez courage : j'ai vaincu le monde !» (Jn 16,33).

Voilà pourquoi il leur a parlé ainsi : ils doivent demeurer en lui dans la paix, et ne pas se déchirer les uns les autres en se querellant avec passion, dans toutes sortes de polémiques sur la foi : celui qui reste seul n'est pas seul, celui qui est sorti de Dieu possède ce Dieu dont il est sorti; par la suite, lorsqu'ils seront maltraités en ce monde, ils n'auront qu'à attendre avec patience la réalisation des promesses de celui qui a vaincu le monde, en sortant de Dieu tout en ayant Dieu avec lui.

31. Dans cette naissance, le Fils n'est pas inférieur au Père

Enfin, pour exprimer la foi qui rend compte de tout ce mystère, le Christ lève les yeux au ciel et dit : «Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie. Tu lui as donné pouvoir sur toute chair, pour qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés» (Jn 17,1-2).

Le Seigneur demande à être glorifié : verrais-tu là une marque de faiblesse ? Certes, il ferait preuve de faiblesse, s'il demandait à être glorifié pour un autre motif que pour rendre gloire au Père qui le glorifie. Nous avons parlé dans un autre livre de cette gloire reçue et rendue, et il semble superflu de revenir encore sur cette question. Du moins, cela ne fait pas de doute : si le Fils demande la gloire, c'est pour glorifier son Père qui lui donne cette gloire.

Mais le fait qu'il ait reçu pouvoir sur toute chair, serait peut-être une marque de faiblesse ? Oui, il en serait ainsi si le Fils n'était pas capable de donner la vie éternelle à ceux qui lui ont été confiés. Mais voici : il a reçu ce pouvoir, et du coup, on impute à sa nature quelque faiblesse. Certes, on pourrait y voir une faiblesse, si le Christ n'était pas vrai Dieu par naissance, mais s'il l'était par innascibilité. Oui, il a reçu ce pouvoir, mais cela nous montre uniquement que dans sa naissance, il a reçu ce qu'il est; ce don n'a pas à être mis au compte d'une faiblesse, puisqu'il permet à cet être qui naît, d'être en perfection tout ce qu'est Dieu. Car, puisque dans la naissance parfaite du Dieu bienheureux, le Dieu innascible est l'Auteur du Dieu seul-engendré, c'est bien la réalité mystérieuse de la paternité divine qui est à la source de la naissance du Fils. Au reste, il ne saurait être une atteinte à la personne du Fils, ce pouvoir qui le fait être, par sa vraie naissance, image parfaite de son Auteur ! Car d'avoir reçu pouvoir sur toute chair, d'avoir reçu un pouvoir qui consiste à donner à la chair la vie éternelle, ceci exige que celui qui donne soit Père, et qu'il soit Dieu celui qui reçoit : on voit qu'il s'agit du Père puisqu'il donne, et le Fils est bien Dieu, puisqu'il reçoit le pouvoir de donner la vie éternelle.

Le pouvoir donné au Fils est le pouvoir du Père

Tout le pouvoir dont jouit le Fils lui vient donc de sa nature et de sa naissance; ce pouvoir lui est donné, et de ce fait, il ne le sépare pas de son Auteur, puisque ce pouvoir qui lui est donné, appartient en propre au Père, à savoir donner la vie éternelle et changer l'homme périssable en un être incorruptible. Par conséquent, le Père a tout donné et le Fils a tout reçu. Cela ne fait aucun doute, puisque celui-ci nous le certifie : «Tout ce qu'a le Père est à moi» (Jn 16,15). Et ces derniers mots ne concernent pas ce que l'on voit ici-bas, ni les divers changements possibles des éléments de ce monde, mais, nous laissant entrevoir la gloire de la divinité bienheureuse et parfaite, ils nous montrent que Dieu le Fils doit être compris comme Dieu, doté des perfections qui sont celles de Dieu : la majesté, l'éternité, la providence et la puissance. Non pas que Dieu posséderait ces perfections d'une manière telle que l'on devrait croire qu'il se situerait en dehors d'elles, mais c'est plutôt qu'il nous laisse entendre par là ce dont il jouit, en termes adaptés à la toute petite conception que peut s'en faire notre intelligence.

Le Fils seul-engendré nous enseigne donc ici qu'il possède toutes les perfections du Père, et comme il avait affirmé que l'Esprit saint devait recevoir de lui, il ajoute : «Tout ce qu'a le Père est à moi; c'est pourquoi j'ai dit : il recevra de moi». Tout ce qu'a le Père est à lui, c'est-à-dire ce qui a été donné et ce qui a été reçu. Mais ces dons ne portent pas atteinte à la divinité du Fils, ils le font jouir des mêmes perfections que celles du Père.

32. Comment croire en Dieu sans croire au Christ ? Le Christ est notre vie !

Le Seigneur utilise donc un langage progressif pour nous permettre de mieux comprendre ce qu'il est : il nous apprend qu'il est sorti de Dieu, il affirme que le Père est avec lui, il nous garantit qu'il a vaincu le monde; glorifié par le Père, il glorifiera le Père, l'autorité qu'il a reçue lui permettra de donner à toute chair la vie éternelle; pour terminer, il clôt toutes ces affirmations par cet énoncé parfait : «La vie éternelle, c'est de te connaître, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé :

Jésus Christ» (Jn 17,3).

Apprends donc, hérétique, à parler de la foi en la vie éternelle, ou du moins à croire ce qu'il en est ! Et si tu le peux, sépare le Christ de Dieu, le Fils du Père, le Dieu au-dessus de tout du vrai Dieu, le seul de l'Unique – car il y a «Un seul Seigneur Jésus Christ» (1 Co 8,6) –, si la vie éternelle est de croire en un seul vrai Dieu sans croire au Christ. Mais si dissocier le Christ du seul vrai Dieu nous empêche de saisir la vie éternelle en reconnaissant le seul Dieu véritable, je ne comprends vraiment pas comment nous pourrions séparer dans notre foi le Christ du vrai Dieu, quand il est inséparable de lui lorsqu'il s'agit de notre salut !

33. Au reste, reprenons ce texte

Retarder la solution de questions difficiles déçoit l'attente des lecteurs. je le sais; cependant, remettant à plus tard l'exposé complet de la vérité, j'estime qu'il est profitable pour un certain progrès de notre foi, de te combattre, hérétique, en me servant des mêmes paroles de l'Écriture dont tu te sers.

Tu entends l'affirmation du Seigneur : «La vie éternelle, c'est de te connaître, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé : Jésus Christ» (Jn 17,3). Je te le demande : Qu'est-ce qui te pousse à penser que le Christ ne serait pas vrai Dieu ? Car ici, aucune autre indication n'est suggérée pour t'indiquer ce que tu dois penser du Christ. Ce texte ne porte pas autre chose que «Jésus Christ», on ne lit pas : «Fils de l'homme», comme le Christ a coutume de s'appeler. Il n'y a pas : «Fils de Dieu», comme il lui arrive de le déclarer de lui-même. Il ne porte pas : «Le pain vivant descendu du ciel» (Jn 6,51), formule qu'il répète à son sujet, au grand scandale de beaucoup. Non, dans cette phrase : «Toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé : Jésus Christ», le Christ omet tous les titres et les affirmations qui lui viennent de sa nature ou du corps qu'il assumé : ainsi, puisque reconnaître Dieu et Jésus Christ nous assure la vie éternelle, cela nous montre sans aucun doute que Jésus Christ est Dieu.

34). «Toi, le seul vrai Dieu» est suivi de : «et celui que tu as envoyé»

Mais cette précision : «Toi, le seul» souligne peut-être que le Christ n'est pas uni à Dieu dans la communion à une même nature ? Certes, elle le soulignerait, si à cette parole : «Toi, le seul vrai Dieu», ne faisait suite aussitôt : «Et celui que tu as envoyé : Jésus Christ». J'en appelle à l'intelligence de celui qui entend ces deux textes : Qui est Jésus Christ ? Si le Père est le seul vrai Dieu, le Christ le sera-t-il aussi ? Mais si le Père est seul vrai Dieu, il n'y a sans doute plus moyen que le Fils soit Dieu. Certes, il ne pourrait l'être, si pour le Père, être seul Dieu ne permettait pas au Christ d'être seul Seigneur ! Si donc, le fait que le Père, Dieu unique, n'enlève pas au Christ Jésus d'être Seigneur unique, de même, le fait que Dieu le Père soit seul vrai Dieu, n'enlève pas au Christ Jésus d'être vrai Dieu : de fait, pour mériter la vie éternelle, il faut croire au seul vrai Dieu, mais aussi croire au Christ !

35. Le seul vrai Dieu, c'est le Père et le Fils

Et maintenant, je te le demande, hérétique, quelle idée ta sottise se fait-elle du Christ, comment faut-il le croire ? Ne le vois-tu pas ce Christ : il accorde la vie éternelle; il doit être glorifié par le Père, et il le glorifie; il a vaincu le monde; il est laissé seul, mais il n'est pas seul, car le Père est avec lui. Il est sorti de Dieu et il vient du Père ? Quelle réalité et quelle nature attribueras-tu à un être né avec de telles capacités, des capacités qui sont celles de Dieu ? Car nous croirons sans profit au Père, le seul vrai Dieu, si nous ne croyons pas aussi en celui qu'il a envoyé : Jésus Christ ? Pourquoi hésiter ? Pourquoi tergiverser ? Enseigne-moi quel Christ je dois reconnaître ! Car toi qui nies ce qui est écrit, que te reste-t-il à faire, sinon de croire en ce qui n'a pas été écrit ?

Ô volonté qui fera ton malheur ! Imposture qui se dresse contre la vérité ! Puisque le Christ est inclus dans la foi et dans la confession du vrai Dieu le Père, dis-moi, au nom de quelle foi rejettes-tu le vrai Dieu pour prétendre qu'il n'est qu'une créature ? Car nulle foi digne de ce nom, ne demanderait de croire dans le seul vrai Dieu sans croire au Christ !

Mais ton esprit est trop étroit, hérétique, oui, il est trop petit pour recevoir le Souffle divin, le sens des paroles célestes lui échappe ! C'est plutôt le souffle de ton erreur venimeuse qui te porte à nier que pour obtenir la vie éternelle, il faut reconnaître le Christ inclus dans la foi au seul vrai Dieu !

36. Telle est la foi de l'Église !

Oui, si la foi de l'Eglise reconnaît un seul vrai Dieu, le Père, elle reconnaît aussi le Christ. Si elle ne reconnaissait pas le Christ vrai Dieu, elle ne reconnaîtrait pas non plus le seul vrai Dieu, le Père. A l'inverse, si elle ne reconnaissait pas le seul vrai Dieu, le Père, elle ne reconnaîtrait pas non plus le Christ. Car du fait qu'elle proclame le Christ vrai Dieu, elle proclame aussi que le Père est vrai Dieu. Ainsi, affirmer que seul le Père est vrai Dieu, c'est prouver que le Christ, lui aussi, est vrai Dieu.

En effet, la naissance selon la nature de Dieu le Fils unique, ne lui apporte aucun changement de nature, et celui qui, selon la nature de la génération divine, existe en tant que personne, comme Dieu procédant de celui qui existe lui aussi en tant que personne, n'est donc pas séparable, dans la vérité de sa nature, de celui qui est seul vrai Dieu. La nature suit donc sa vraie loi : la vérité de la nature amène la vérité de la naissance, et le Dieu unique n'engendre pas un Dieu doté d'une nature autre que la sienne. C'est pourquoi le mystère de Dieu n'est pas celui d'un Dieu solitaire; il ne s'explique pas non plus par des natures diverses : car celui qui procède de Dieu le Père avec la jouissance propre de ce qui caractérise la nature divine, n'a pas à être regardé comme un autre Dieu ni à être confondu avec celui que la vérité de sa naissance nous apprend à reconnaître comme son Père.

Le Dieu né ne perd donc pas la caractéristique de sa nature, et par la puissance de sa nature, il est en celui dont il possède en lui-même la nature, par sa naissance réelle. Car en lui, la divinité n'est ni modifiée, ni amoindrie : si sa naissance apportait au Fils quelque défaut, cette imperfection lui viendrait de la nature par laquelle il existe, et celui qui est engendré de Dieu ne serait plus vraiment ce qu'est Dieu; ainsi, ce n'est pas à celui qui existerait par sa naissance en une substance nouvelle, que porterait atteinte cette altération, mais au Père qui, impuissant à maintenir la persistance de sa nature au cours de la naissance du Fils, engendrerait alors un être qui lui serait extérieur et étranger.

37. Une génération éternelle qui n'a pas de commune mesure avec ce que nous connaissons ici-bas

Nous l'avons souvent rappelé : l'unité de Dieu le Père et de Dieu le Fils, exclut toute imperfection que pourraient lui attribuer nos vues humaines. Elle ne comporte ni relation de cause à effet, ni enchaînement, ni émanation, comme il en est d'une source qui coule en ruisseau à partir d'un point donné, d'un arbre dont la branche est fixée au tronc, ou d'un feu qui propage sa chaleur dans l'espace. Car en tous ces exemples, par un développement irréversible, ce qui naît demeure plutôt dépendant d'un autre sans exister par soi-même. La chaleur est dans le feu, la branche sur l'arbre, le ruisseau dans la source. Il s'agit d'une seule réalité plutôt que d'une réalité qui viendrait d'une autre : la branche n'est pas autre chose que l'arbre, le feu n'est pas autre que la chaleur, ni la source que le ruisseau.

Mais par contre, Dieu, le Fils unique, est un Dieu subsistant en tant que personne, par une naissance parfaite et inénarrable. Il est le véritable rejeton du Dieu innascible, le produit incorporel de la génération d'une nature incorporelle, le Dieu vivant et vrai, procédant du Dieu vivant et vrai, un Dieu dont la nature est inséparable de celle de Dieu. Et ceci parce que la naissance du Fils en tant que personne subsistante, n'assure pas la perfection d'un Dieu d'une autre nature, et parce que la génération qui lui communique sa substance, ne change pas, chez celui qui est engendré, la nature de cette substance.

38. Et la chair entre dans ce mystère de la gloire du Verbe

Mais voilà qu'intervient le mystère dans lequel le Fils prit notre chair : par son obéissance qui le porte à se dépouiller de sa forme de Dieu, le Christ, né comme homme, prend sur lui une nouvelle nature; ceci, non pas au détriment de sa puissance et de sa nature, mais par un changement d'état. S'étant donc dépouillé de sa forme de Dieu, l'être qui était né, avait reçu la forme d'esclave. Mais cette incarnation du Fils n'avait pas affecté la nature du Père, avec lequel le Fils jouit d'une unité de nature; et bien que celui-ci demeurait en possession de toute la puissance de sa nature, sa condition nouvelle dans le temps lui avait fait perdre pourtant, avec la forme de Dieu, l'unité de la nature divine, étant donné qu'il avait pris un corps d'homme.

Or voici le couronnement du mystère de l'économie divine : par une faveur de la volonté du Père, le Fils en son entier, c'est-à-dire homme et Dieu, serait maintenant élevé à l'unité de la nature du Père, et celui qui avait gardé la puissance de la nature divine, garderait encore la nature qui lui revient. Car de ce fait, l'homme acquiert cette grâce d'être Dieu.

Cependant l'homme assumé n'aurait pu en aucune façon demeurer dans l'unité de Dieu, si le fait que le Verbe était un avec Dieu ne lui avait permis d'atteindre à l'unité de nature

avec Dieu : ainsi, c'est parce que Dieu le Verbe est en possession de la nature de Dieu, que le «Verbe fait chair» (Jn 1,14) est à son tour dans la nature de Dieu; et de la sorte, l'homme Jésus est «Dans la gloire de Dieu le Père» (Ph 2,11), parce que la chair est unie à la gloire du Verbe. Le Verbe fait chair peut alors retrouver l'unité de nature avec le Père, qui était sienne; il le peut même en tant qu'homme, puisque la chair assumée est maintenant capable de retenir la gloire du Verbe.

L'unité que le Fils avait auprès du Père devait donc lui être rendue, pour que l'être né de la nature du Père demeure à nouveau en celui-ci pour y être glorifié : car la nouveauté qui découlait du plan de Dieu, portait atteinte à l'unité; et pour que celle-ci retrouve sa perfection d'antan, il était maintenant indispensable que la chair assumée soit glorifiée dans le Fils.

39. Telle est la prière que le Christ adressait à son Père ...

Et voilà pourquoi, après s'être tellement efforcé de préparer les esprits à comprendre ce mystère de foi en disant : «La vie éternelle, c'est de te connaître, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé : Jésus Christ» (Jn 17,3) le Christ ajoute ensuite : «Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre que tu m'avais donnée à faire» (Jn 17,4), pour souligner que son obéissance entraine dans la réalisation du plan divin le concernant. Puis il nous fait comprendre la récompense que lui a méritée son obéissance, et il nous dévoile le mystère de toute l'économie divine : «Et maintenant, continue-t-il, glorifie-moi, Père, auprès de toi, de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que le monde fût» (Jn 17,5).

A celui qui refuse d'admettre que le Christ demeure dans la nature de Dieu, et qui ne veut pas croire qu'il est inséparable du seul vrai Dieu et identique à lui, je demande de m'expliquer le sens de cette prière : «Et maintenant, glorifie-moi, Père, auprès de toi». Car pourquoi le Père le glorifierait-il auprès de lui ? Quelle est la portée de cette demande ? Qui concerne-t-elle ? Le Père n'a pas besoin de gloire, ce n'est pas lui qui s'est anéanti, en laissant la forme qu'il avait dans la gloire ! Comment donc le Père doit-il glorifier le Fils auprès de lui, et le glorifier de cette gloire que le Fils avait auprès de lui, avant la création du monde ?

Au reste, quel est le sens de ces mots : «Avoir auprès de lui »? Le Christ ne dit pas : «La gloire que j'avais avant que le monde fût, lorsque j'étais auprès de toi», mais : «La gloire que j'avais auprès de toi». Car «Etre auprès de toi» signifierait un être qui existe à côté; tandis que «Avoir auprès de toi», nous enseigne le mystère de la nature du Fils. De plus : «Glorifie-moi auprès de toi», n'a pas le même sens que : «Glorifie-moi». La gloire que le Christ demande n'est pas que lui soit attribué en propre un honneur quelconque, mais il prie le Père de le glorifier auprès de lui.

... Lui demandant d'être glorifié près de lui

En effet, le Père devait glorifier le Christ auprès de lui, afin qu'il demeure dans l'unité du Père comme il y demeurait auparavant, lui qui, par obéissance au plan divin, avait laissé l'unité qu'il possédait avec son Père; ce qui veut dire que par cette glorification, le Fils doit être à nouveau dans cette nature où il était un avec le Père, dans le mystère de sa naissance divine, et qu'il doit être glorifié par le Père en lui. De la sorte, il conserverait tout ce qu'il avait auparavant auprès du Père, et d'avoir pris la condition d'esclave, ne l'empêcherait pas de posséder la nature qui jouit de la condition divine; au contraire, le Père glorifierait auprès de lui la condition d'esclave, pour qu'elle demeure dans la condition divine. Car celui qui demeurait dans la condition divine, est bien le même que l'on a vu dans la condition d'esclave. Et puisque la condition d'esclave devait être glorifiée dans la condition divine, elle devait être glorifiée auprès de celui-là même en qui celui qui avait pris la condition d'esclave devait être honoré.

40. La même affirmation se retrouve ailleurs dans l'évangile

Or cette demande du Seigneur n'est pas une nouveauté, et ce n'est pas la seule fois que nous la rencontrons dans l'enseignement donné par l'Évangile. Car dans la très bonne action de grâces suscitée par son espérance, le Seigneur insiste encore sur le mystère d'un Dieu Père qui doit glorifier son Fils auprès de lui. Judas étant sorti pour aller le trahir, le Christ, transporté de joie à la pensée de mener à son achèvement le plan divin, s'écrie : «Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié, et Dieu a été glorifié en lui. Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui, et il le glorifiera bientôt» (Jn 13,31-32).

Comment notre âme appesantie par un corps de boue, comment notre esprit infecté et sali par une conscience souillée de péchés, sont-ils encore capables de s'enfler au point de critiquer ce que Dieu nous dit à son sujet ? Nous regardant comme experts pour juger cette

nature divine, allons-nous nous dresser contre Dieu dans des controverses impies suscitées par notre esprit de chicane ? Car le Seigneur nous traduit la foi, telle qu'elle ressort de l'Évangile, en des termes les plus simples possible : il adapte ses paroles à notre intelligence, dans toute la mesure exigée par la faiblesse de notre nature. A vrai dire, le sens le plus clair de cette parole : «Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié», ne fait, je crois, aucun doute. C'est en effet, à la chair et non au Verbe, que toute la gloire divine est acquise; c'est-à-dire non pas en raison de la naissance de Dieu, mais par suite de l'économie de la naissance du Christ comme homme.

Or je te demande : Que signifie ce qui suit : «Et Dieu a été glorifié en lui» ? Car c'est bien cela que j'entends : «Dieu a été glorifié en lui», et j'ignore ce que cela veut dire selon ton interprétation à toi, hérétique ! Pour moi, Dieu a été glorifié en lui, cela signifie : dans le Fils de l'homme. La question est de savoir si le Fils de l'homme est le même que le Fils de Dieu. Mais il n'y a pas d'un côté le Fils de l'homme et d'un autre côté le Fils de Dieu – car : «Le Verbe s'est fait chair» (Jn 1,14) –, et le Fils de Dieu est bien le Fils de l'homme; dès lors je voudrais bien savoir quel est ce Dieu glorifié dans ce Fils de l'homme qui est aussi Fils de Dieu : car c'est Dieu qui a été glorifié dans ce Fils de l'homme qui est en même temps Fils de Dieu !

41. Dieu a glorifié le Christ en lui

Voici donc Dieu glorifié dans le Fils de l'homme qui est aussi Fils de Dieu; voyons maintenant ce que veut dire le troisième membre de phrase : «Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui».

Dis-moi, je te prie, quel est donc ce mystère caché dans un enseignement si profond ? Dieu glorifie en lui un Dieu glorifié dans le Fils de l'homme glorifié ! La gloire de Dieu réside dans le Fils de l'homme, et dans la gloire du Fils de l'homme, Dieu glorifie en lui la gloire de Dieu ! A coup sûr, l'homme ne saurait être glorifié pour lui-même. Par ailleurs, ce Dieu qui est glorifié dans l'homme, bien qu'il reçoive cette gloire, n'est pas autre que Dieu. C'est vrai puisque, lorsque le Fils de l'homme est glorifié, Dieu glorifie en lui-même le Dieu qui le glorifie, je le reconnais : c'est la gloire de la nature de celui qui glorifie la nature du Père, qui est élevée dans la gloire de cette nature du Père. Car Dieu le Père ne se glorifie pas lui-même, mais il glorifie en lui Dieu glorifié en l'homme. Or, bien que Dieu ne se glorifie pas, le fait qu'il glorifie le Fils en lui, montre que Dieu le Père prend dans la gloire de sa nature celui qui a glorifié sa nature. Et puisque Dieu le Père, parce qu'il a été glorifié dans un homme, glorifie en lui le Dieu qui l'a glorifié, il nous montre par là qu'il est en lui, ce Dieu qu'il a glorifié, puisque c'est en lui qu'il ne glorifie !

Qu'en dis-tu, hérétique ?

Et maintenant, à toi de parler, hérétique, de quelque école que tu sois ! Présente-moi les inextricables objections de ta souple doctrine ! Bien qu'elles s'entrelacent dans leurs propres liens, il n'y a pas trop à craindre d'être arrêté par leur nombre ! Car le Fils de l'homme est glorifié, Dieu est glorifié en lui, et Dieu glorifie celui qui est glorifié en l'homme. Ce n'est pas la même chose de dire : Le Fils de l'homme est glorifié parce que Dieu est glorifié dans le Fils de l'homme, ou : Dieu glorifie en lui celui qui est glorifié dans l'homme.

Traduis-moi donc par des mots ce que signifie cette phrase, telle que tu l'entends selon ton interprétation impie : «Dieu est glorifié dans le Fils de l'homme». Dans tous les cas, c'est forcément, ou le Christ qui est glorifié dans la chair, ou le Père qui est glorifié par le Christ. Si c'est le Christ, le Christ glorifié dans la chair est certainement Dieu. Si c'est le Père, nous sommes en présence du mystère de l'unité, puisque le Père est glorifié dans le Fils. Ou bien tu dis que c'est le Fils, et, bon gré, mal gré, tu reconnais sa divinité, ou bien tu comprends qu'il s'agit de Dieu le Père, et tu ne peux nier que la nature de Dieu le Père soit dans le Christ.

Oui, cette phrase s'entend à la fois du Fils de l'homme glorifié, et de Dieu glorifié en lui. Or si Dieu glorifie en lui le Dieu glorifié dans le Fils de l'homme. crois-tu avoir encore la possibilité d'étaler ton impiété et de prétendre que le Christ n'est pas dans la vérité de sa nature ? Car Dieu glorifie en lui le Christ né comme homme : celui-ci serait-il en dehors du Père qui le glorifie en lui ? C'est en lui, en effet, que le Père rend au Christ la gloire qu'il avait auprès de lui. Et puisque d'avoir pris la condition d'esclave lui vaut d'être élevé à la condition divine, voilà glorifié dans le Père, le Dieu glorifié dans l'homme, ce Dieu qui, avant que s'exécutât le plan divin selon lequel il se dépouilla de sa condition divine, était en Dieu; le voici uni au Père, à la fois selon sa condition et selon la nature qu'il possède par naissance. Car la

naissance ne lui donne pas une nature divine nouvelle ou étrangère, mais il existe en tant que personne par génération, Fils de nature divine, né d'un Père de nature divine.

Et puisqu'après être né de l'homme et avoir été glorifié dans l'homme, il resplendit à nouveau dans la gloire de sa nature, c'est bien en lui que Dieu glorifie ce Christ élevé à la gloire de la nature du Père, gloire dont il s'était dépouillé par son incarnation.

42. Jésus, dans la gloire de Dieu le Père

La foi exprimée par l'Apôtre met une borne à l'acharnement par trop audacieux de ton impiété; pour t'empêcher de tomber dans l'erreur par suite de l'excès de liberté dont fait preuve ton intelligence, Paul te dit : «Et toute langue proclamera : Le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père» (Ph 2,11). Nous devons en effet le reconnaître : celui que le Père a glorifié en lui est dans la gloire du Père. Et celui que nous reconnaissons être dans la gloire du Père, celui que le Père a glorifié en lui doit être compris comme jouissant sans aucun doute, de tout ce que le Père possède : le Père l'a glorifié en lui, et nous avons à le reconnaître dans la gloire du Père. Car il n'est pas seulement dans la gloire de Dieu, mais «dans la gloire de Dieu le Père». Et le Père ne l'a pas glorifié d'une gloire qui lui serait extérieure, mais il l'a glorifié en lui-même. En le rétablissant dans cette gloire qui est la sienne, dans cette gloire que le Fils avait auprès de lui, le Père le glorifie près de lui et en lui.

Ainsi, par le lien que reconnaît la foi, le Christ est saisi comme étant inséparable de Dieu, même sous son humble condition humaine, quand il s'exprime en ces termes : «La vie éternelle, c'est de te connaître, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ» (Jn 17,3). Ceci parce que, d'une part, il n'y a pas pour nous de vie éternelle si nous reconnaissons le seul Dieu Père sans le Christ, et parce que, d'autre part, le Christ est glorifié dans le Père. Or si la vie éternelle consiste précisément à connaître le seul vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus Christ, nous ne saurions penser que le Christ est vrai Dieu, si la vie éternelle était de croire en Dieu sans le Christ. Et du fait que le Père, le seul Dieu, est vrai Dieu, le Christ ne pourrait être Dieu à moins que toute la gloire du Christ ne soit dans le Père, le seul vrai Dieu. En effet, si le Père glorifie le Christ en lui, et si le Père est le seul vrai Dieu, le Christ n'est pas en dehors du seul vrai Dieu, puisque le seul vrai Dieu, le Père, glorifie en lui-même le Christ glorifié en Dieu. Et le fait qu'il est glorifié par le seul vrai Dieu. en lui, ne rend pas le Christ étranger à ce seul vrai Dieu, car c'est bien en lui qu'il est glorifié.

C) «LE FILS NE PEUT RIEN FAIRE DE LUI-MEME»

43. Une nouvelle objection des hérétiques

Mais peut-être vas-tu maintenant opposer à l'affirmation de notre foi orthodoxe une objection, fruit de ta perfidie hétérodoxe : Il est une phrase, nous diras-tu, où le Christ avoue son indigence : «En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père» (Jn 5,19), et là, il nous laisse entendre qu'il n'est pas vrai Dieu.

Oui, si l'indignation des Juifs, qui avait deux motifs, n'avait pas exigé une réponse à double sens, on serait en droit de voir ici un aveu d'impuissance, si le Fils ne peut rien faire de lui-même s'il ne le voit faire au Père. Or les Juifs accusaient le Christ de violer le sabbat et n'acceptaient pas de le reconnaître égal à Dieu, après l'avoir entendu proclamer Dieu son Père. Si le Christ répond par une seule phrase à leur double reproche, crois-tu alors que la vérité de ce que nous avons dit puisse être estompée par l'humble aveu contenu dans cette réplique ?

Nous avons déjà expliqué ce passage dans un autre livre; cependant, puisque non seulement cela ne fait de tort à personne de réfléchir sur sa foi, mais qu'au contraire cela permet de mieux aimer Dieu, revenons sur ce passage, il en vaut la peine.

44. Replaçons-la dans son contexte

Or voici d'abord la raison qui obligeait le Christ à répondre à ses adversaires : «C'est pourquoi les Juifs harcelaient Jésus et cherchaient à le tuer, parce qu'il faisait ces merveilles le jour du sabbat» (Jn 5,16). Leur colère s'était enflammée au point qu'ils désiraient le tuer parce qu'il avait accompli des miracles le jour du sabbat. Mais voyons aussi ce que le Seigneur leur répond : «Mon Père travaille en ce moment même, et moi aussi, je travaille» (Jn 5,17). Je t'en prie, hérétique, montre-moi donc l'œuvre du Père ! Tout en effet, est par le Fils et dans le Fils, les créatures visibles et les êtres invisibles. Et toi qui tiens ta sagesse d'une autre source que

L'Evangile, quelque doctrine secrète a dû te mettre au courant de ce que sont les œuvres du Père, et tu es donc à même de nous montrer le Père en pleine action !

Mais si le Père travaille dans le Fils, selon ce que celui-ci en personne nous certifie : «Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas moi-même, mais le Père qui demeure en moi, accomplit lui-même ses œuvres» (Jn 14,10), vois-tu le sens de cette parole : «Mon Père travaille en ce moment même» ? Le Christ nous parle ainsi pour nous faire comprendre que la puissance de la nature du Père est en lui, une nature qui s'est servie de sa puissance pour travailler le jour du sabbat. En effet, puisque le Père agit à travers l'action du Fils, de toute évidence, le Fils agit ! sous l'action du Père. Et c'est pourquoi il affirme : «Mon Père travaille en ce moment même». Ainsi l'œuvre qui s'accomplit sous leurs yeux et qui découle de ses propres paroles et de ses actions, doit être considérée comme étant en lui l'œuvre de la nature de son Père. Car cette expression : «Travaille en ce moment même» bloque en un seul et même instant sa parole et le temps où agit le Père. Ainsi on a tout lieu de croire que l'œuvre du Père n'est pas autre que celle qu'il accomplit. Car si le «Père travaille en ce moment même», cette œuvre du Père s'accomplit à l'instant où le Fils parle.

Et pour que notre foi ne se retranche pas de l'espérance en la vie éternelle en ne reconnaissant que le Père, le Christ ajoute aussitôt : «Et moi aussi, je travaille», nous montrant ainsi que le travail que le Père accomplit en ce moment, le Fils aussi l'accomplit. De la sorte, il achemine notre foi vers sa perfection : le moment où le Père agit coïncide avec le temps où le Fils agit, et ce qui est fait par le Père est fait aussi par le Fils, ce qui empêche de confondre le Père et le Fils en une personne unique.

Mais la colère de ceux qui l'écoutent a deux motifs, car on lit à la suite : «Sur quoi les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, car, non content de violer le sabbat, il appelait encore Dieu son propre Père, se faisant ainsi l'égal de Dieu» (Jn 5,18), Je le rappelle à nouveau ici : au jugement de l'évangéliste et d'après ce qu'on reconnaît d'ordinaire pour vrai chez la race humaine, le fils possède une nature semblable à celle de son père; or si leur nature est semblable, c'est qu'elle est la même, car dans une naissance, le fils ne tire pas d'ailleurs ce qu'il est, et tout être engendré n'est pas étranger à celui qui l'engendre : pour être ce qu'il est, il doit exister à partir d'un être de même nature.

Voyons donc la réponse du Seigneur à cette double indignation : «En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père. Et tout ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement» (Jn 5,19).

45. Il ne s'agit pas d'un aveu d'impuissance

Si ces lignes sont données hors de leur contexte, nous leur faisons violence en leur imposant une interprétation personnelle et en les comprenant de travers. Mais si la réponse du Seigneur correspond bien au motif de l'indignation des Juifs, eh bien, notre foi interprète justement l'enseignement du Christ et nos paroles ne sont pas celles de l'absurde hérétique qui défend les errements de son impiété.

Cherchons donc si la réponse du Christ correspond bien à l'accusation qui lui est faite de travailler le jour du sabbat. «Le Fils, dit-il, ne peut rien faire de lui-même s'il ne le voit faire au Père n (Jn 5,19). Il avait dit plus haut : «Le Père travaille en ce moment même, et moi aussi, je travaille» (Jn 5,17). Si ce que le Fils accomplit, il le fait sous l'action du Père, par la puissance de la nature du Père qu'il porte en lui et qui travaille en ce moment même, le jour du sabbat, alors l'œuvre du Fils qui manifeste la puissance de l'action du Père, est exempte de tout reproche. L'expression : cc ne peut rien n'est pas à mettre au compte d'une impuissance du Fils, mais elle se réfère à celui qui est à sa source : le Fils ne peut rien faire s'il ne le voit faire au Père. Ce n'est pas qu'avoir vu ce que fait le Père lui donne la puissance d'agir. Et puisque voir ne lui donne pas cette puissance, ne pouvoir faire sans voir ne porte pas atteinte à la nature du Fils, mais cette indication sur la vision que le Fils a de son Père, nous montre celui qui est à sa source. Par ces mots : «s'il ne le voit», il souligne que la vision permet de prendre conscience d'une réalité, tout comme il disait : «Je vous le dis, levez les yeux et voyez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson» (Jn 4,35).

Le Père et le Fils méritent un même honneur

C'est donc dans la conscience d'avoir en lui la nature de son Père, cette nature qui travaille en lui quand il travaille, et c'est aussi pour qu'on ne s'imagine pas que le Maître du sabbat ait violé le sabbat, que le Seigneur affirme : «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père» (Jn 5,19). TI montre ainsi que son action découle de la conscience

d'avoir en lui la nature de celui qui agit en lui, puisque, si lui, il travaille le jour du sabbat, c'est que le Père travaille en ce moment même, le jour du sabbat.

Mais la parole suivante répond à la colère suscitée par l'autre sujet de leur indignation : «Tout ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement» (Jn 5,19). Reproche au Fils de Dieu sa faiblesse, enlève lui aussi l'égalité de sa nature avec le Père, si le Fils ne fait pas aussi tout ce que fait le Père, si quelque distinction est à établir entre la puissance de son Père et la sienne, entre l'activité de son Père et la sienne, s'il ne mérite pas un honneur égal, puisqu'il a en propre une égale nature et une égale puissance. Car lui-même l'affirme par la suite : «Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé» (Jn 5,23). Allons, dissocie leur égalité, quand l'honneur qu'on leur rend n'est pas différent ! Mets en doute la nature divine du Fils, quand le Père et le Fils agissent avec une même puissance !

46. Au reste, le Fils fait tout ce que fait le Père

Oui, pourquoi t'emparer de cette répartie du Christ pour vilipender sa divinité ? Le Christ explique pourquoi il travaille le jour du sabbat : il ne peut rien faire de lui-même, s'il ne l'a vu faire au Père. C'est pour manifester son égalité avec le Père qu'il affirme faire tout ce que fait le Père. Maintiens que sa réponse concernant le sabbat est un argument pour lui reprocher la faiblesse de sa nature, si le Fils ne fait pas comme le Père tout ce que fait celui-ci. Mais si «tout ce que» veut dire : tout sans exception, comment imaginer en lui de la faiblesse, puisque le Fils, lui aussi, peut tout ce dont le Père est capable ? Ou bien comment nier leur égalité sous prétexte d'impuissance, puisqu'un seul et même honneur est demandé pour tous les deux ? Si la puissance déployée dans l'action est la même, si l'honneur dans le culte qu'on doit leur rendre est le même, je ne vois pas pourquoi on décrierait le Christ en lui prêtant une nature débile, puisque dans le Père et dans le Fils on constate même puissance dans l'agir, et même égalité dans l'honneur rendu !

47. Le Père se complait dans l'œuvre du Fils

Nous avons interprété ce passage d'après l'évidence même des faits; toutefois, nous constatons que l'impiété se sert de la parole du Seigneur : «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père» (Jn 5,19), pour dénigrer la nature de Dieu le Fils, alors qu'elle devrait y voir la conscience qu'a celui-ci de posséder en lui la nature de son Père : ce pourquoi, s'appuyant sur l'exemple de son Père, il travaille le jour du sabbat. Aussi, pour que l'hérésie n'ait plus à utiliser à ses fins ce texte, il nous faut présenter un autre passage où le Seigneur s'exprime ainsi : «Je ne fais rien de moi-même, mais ce que le Père m'a enseigné, je le dis. Et celui qui m'a envoyé est avec moi. Il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît» (Jn 8,28-29).

Comprends-tu ce que cela veut dire : «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père ?» Saisis-tu quelle est la réalité mystérieuse qui sous-tend cette affirmation : «Je ne fais rien de moi-même», et encore : «il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît» ? Car si le Christ ne fait rien de lui-même parce que le Père demeure en lui, comment expliquer à l'inverse que si le Père ne le laisse pas seul, c'est parce qu'il fait ce qui lui plaît ? Hérétique, l'antinomie qui ressort de ces textes n'est guère conciliable avec ta pensée : le Christ ne peut rien faire si le Père qui est en lui, ne lui montre, et par ailleurs, si le Père demeure en lui, c'est parce qu'il fait toujours ce qui lui plaît ! Mais s'il ne peut rien faire de lui-même, étant donné que le Père demeure en lui, comment aurait-il mérité que le Père demeure en lui parce qu'il fait ce qui lui plaît ? Car on n'a aucun mérite à ne pas faire de soi-même ce que l'on fait. A l'inverse, comment les actions du Fils plairaient-elles au Père, puisque c'est le Père qui, dans le Fils accomplit ces actions ?

Hérésie, te voilà dans l'embarras ! La conviction solidement assurée de notre foi te ferme la bouche ! Le Fils agit-il ou n'agit-il pas ? S'il n'agit pas, comment le Père se plairait-il dans l'œuvre du Fils ? Mais s'il agit, comment fait-il des actions qu'il ne fait pas de lui-même ? Car ici, il aurait à son compte d'avoir fait ce qui plaît au Père, et là, il n'aurait aucun mérite d'avoir accompli des actes qu'il n'a pas fait de lui-même.

48. Voilà qui prouve l'unité de leur nature

Mais voilà bien cette unité de nature que tu rejettes : le Fils agit par lui-même, mais il n'agit pas de lui-même; il n'agit pas de lui-même pour que le Père agisse par lui. Vois le Fils

qui agit et le Père qui agit par lui. Le Fils n'agit pas de lui-même parce que son dessein est de nous révéler le Père qui demeure en lui. Il agit par lui-même, puisque, en raison de sa naissance comme Fils, il fait ce qui plaît au Père.

Si son action n'avait pas pour but de faire ce qui plaît au Père, c'est vrai, il ferait preuve de faiblesse en n'agissant pas de lui-même. Et même, il n'aurait pas une même nature avec le Père s'il ne faisait pas ce que fait le Père, et ce en quoi il se complaît, s'il n'agissait pas par lui-même, mais préparé à l'action par le Père qui demeure en lui.

Sans doute, en demeurant en lui, le Père l'enseigne, et en agissant, le Fils n'agit pas de lui-même, mais, tout en n'agissant pas de lui-même, c'est tout de même lui qui agit, lorsqu'il fait le bon plaisir du Père. Ainsi l'on voit que celui qui agit est en possession de l'unique nature divine : le Fils qui travaille ne travaille pas de lui-même, et le Père qui n'a pas travaillé lui-même, a pourtant travaillé.

49. Le vouloir, l'agir et le langage du Fils sont la volonté, les œuvres et les paroles du Père

Ajoute encore à cela le texte dont tu te sers pour reprocher au Fils une prétendue faiblesse : «Tout ce que me donne le Père, vient à moi. Et celui qui vient à moi, je ne le repousse pas, car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais celle du Père qui m'a envoyé» (Jn 6,37-38).

Peut-être le Fils ne jouit-il pas d'une volonté libre et la faiblesse de sa nature lui impose-t-elle cette contrainte ! Assurément, il est sous le coup d'une contrainte extérieure et non pas libre de vouloir, puisqu'il ne repousse pas ceux qui lui ont été donnés par le Père et qui viennent à lui ! Au contraire, le Seigneur nous révèle ici le mystère de son unité avec le Père, puisqu'il ne repousse pas ceux qui lui sont donnés, puisqu'il fait non sa volonté, mais celle du Père qui l'a envoyé; aussi reprend-t-il dans la même ligne, s'adressant aux Juifs qui murmuraient, et il affermit notre pensée par ces mots : «Quiconque entend le Père et reçoit son enseignement, vient à moi. Non que personne ait vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu; celui-là a vu le Père. En vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle» (Jn 6,45-47).

Je te demanderai tout d'abord : Où le Père a-t-il été entendu ? Où a-t-il instruit ceux qui l'écoutaient ? Mais personne ne voit le Père, sinon celui qui vient de Dieu ! Comment pourrait-on entendre celui que personne ne voit ? Or c'est celui qui entend le Père qui vient au Fils. Et puisque c'est le Fils que l'on entend et qui enseigne, il nous montre ainsi qu'il possède en lui la nature qui appartient en propre au Père qui parle et qui enseigne; de la sorte, l'écoute de l'enseignement du Fils doit être compris comme étant l'écoute de la doctrine du Père.

En effet, puisque personne n'a vu le Père, celui qui vient au Fils a dû, pour venir à lui, entendre le Père et avoir été instruit par lui; par là, nous sommes invités à comprendre pourquoi le Père enseigne par la bouche du Fils, et pourquoi l'on entend le Père que personne ne peut voir, lorsqu'on se trouve en présence du Fils. Car celui-ci, par sa naissance parfaite, possède en lui ce qu'a de spécifique la nature de son Père. C'est donc dans le désir d'attester le plein pouvoir de son Père que Dieu, le Fils unique, sans que cela porte atteinte à l'unité de sa nature, ne repousse pas ceux que lui donne le Père, et ne fait pas sa volonté, mais celle de celui qui l'a envoyé. Ce n'est pas qu'il ne veuille ce qu'il fait, ce n'est pas qu'on ne perçoive sa parole lorsqu'il enseigne ! Non, mais il nous montre sous ce qui caractérise une nature divine identique, à la fois celui qui l'envoie, et lui, l'envoyé, puisqu'il nous montre que son vouloir, son agir et son langage, sont la volonté, les œuvres et les paroles de son Père.

50. Mais le Fils jouit d'une volonté libre

Mais le Christ nous montre sans qu'il soit possible d'en douter qu'il jouit d'une volonté libre, puisqu'il nous dit : «Comme le Père ressuscite les morts et les rend à la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut» (Jn 5,21). Alors qu'il avait relevé dans le Père et dans le Fils une égalité de force, de puissance et de dignité, il manifeste ici qu'ils jouissent aussi de liberté dans leur volonté. Il avait prouvé leur unité, ici, il souligne l'attachement du Fils à la volonté du Père. Car le Fils fait ce que veut le Père. Or qui dit : «faire» dit plus qu'obéir à la volonté de quelqu'un; car obéir à la volonté suppose une contrainte extérieure, tandis que faire la volonté de quelqu'un caractérise l'unité que l'on a avec lui, si l'acte que l'on pose est volontaire. Quand le Fils fait la volonté du Père, il nous enseigne que, par suite de leur nature identique, la volonté de sa nature coïncide avec celle du Père, puisque tout ce qu'il fait est la volonté du Père.

Le Fils veut parfaitement tout ce que veut le Père, et la volonté qui vient de leur nature unique, n'offre aucun désaccord. Car le Fils nous manifeste quelle est la volonté du Père,

lorsqu'il affirme : «Or c'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle, et que je le ressuscite au dernier jour» (Jn 6, 40). Ecoute maintenant si la volonté du Fils n'est pas en plein accord avec celle du Père : «Père, je veux que ceux que tu m'as donnés, soient eux aussi avec moi, là où je suis» (Jn 17,24). Il n'y a donc pas à en douter : le Fils a une volonté. Car si le Père veut que ceux qui croient au Fils aient la vie éternelle, le Fils aussi veut que ceux qui croiront en lui soient là où il est.

A moins peut-être, qu'habiter avec le Christ ne soit pas l'éternité, ou que le Christ n'ait pas accordé à ceux qui croiraient en lui une vie éternelle parfaite et bienheureuse, lorsqu'il nous dit : «Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler» (Mt 11,27). Ne serait-ce pas du ressort de la liberté de sa volonté, de vouloir nous accorder de percevoir ce Père caché ? Ainsi nous est manifesté dans les relations entre le Père et le Fils, la naissance du Fils et l'unité de deux personnes : car le Fils est libre dans sa volonté de telle manière que, tout en agissant volontairement, il fait la volonté de son Père.

D) «LE PERE EST PLUS GRAND QUE MOI»

51. Et voici un nouveau trait que nous décoche l'hérésie !

Celui qui ignore complètement l'économie de la foi, ne saurait pénétrer les mystères de Dieu : ne s'attachant pas à la doctrine de l'Evangile, il marche loin de l'espérance que nous promet l'Evangile. Il nous faut croire le Père dans le Fils et le Fils dans le Père, par l'unité de leur nature, la puissance de leur majesté, l'égalité de leur gloire, du fait de la génération et de la naissance.

Mais voici un témoignage du Seigneur qui semblera peut-être contraire à notre affirmation : «Le Père, nous dit-il, est plus grand que moi» (Jn 14,28). Est-ce là, hérétique, le trait que nous décoche ton impiété, les armes que brandit ta fureur ? As-tu oublié que l'Eglise n'accepte pas deux Innascibles, et ne reconnaît pas deux Pères ? As-tu perdu de vue l'économie du médiateur et ce qu'elle implique : l'enfantement, la crèche, l'âge mûr, la passion, la croix, la mort ? Quand tu as été régénéré, n'as-tu pas reconnu le Fils de Dieu, né de Marie ? Si le Fils est passé par ces abaissements et déclare ensuite : «Le Père est plus grand que moi», crois-tu devoir ignorer que ce plan divin accompli pour notre salut, comporte de sa part le dépouillement de sa condition divine ? N'as-tu pas conscience que le Père reste en dehors de cette prise en charge des misères de l'homme, et que lui qui n'a pas pris notre chair, demeure dans la bienheureuse éternité de sa nature très pure ?

Voici la position de l'Eglise :

Nous, en effet, nous reconnaissons que Dieu, le Fils unique qui est de condition divine, jouit de la nature divine, et nous ne repoussons pas l'idée que la forme d'esclave est insérée dans l'unité de la nature divine. Par contre, nous n'enseignons pas que le Père est dans le Fils, comme s'il était entré en lui corporellement, mais nous reconnaissons qu'une nature engendrée par un être de la même espèce qu'elle, possède naturellement en elle la nature de celui qui l'engendre.

Demeurant dans la condition de la nature qui l'engendre, le Fils reçoit la condition de la nature corporelle et la misère qu'elle comporte. Car le Christ jouissait en propre de la nature divine, mais il n'avait plus la forme de Dieu : il s'en était dépouillé pour prendre la forme d'esclave. La nature divine, en effet, n'avait pas cessé d'être en lui : il restait Dieu; mais cette nature de Dieu qui demeurait en lui, avait accueilli en elle la pauvreté d'une naissance terrestre, et c'est sous l'humble aspect de la chair assumée, qu'elle exerce la puissance propre à sa divinité. ¹ Ainsi le Dieu né de Dieu, reconnu homme dans sa forme d'esclave, agissant en Dieu par ses miracles, était bien le Dieu qu'il manifestait par les merveilles accomplies, tout en restant l'homme dont on reconnaissait l'aspect.

52. Les oeuvres du Fils manifestent le Père

Voilà pourquoi, dans le même passage expliqué plus haut, le Christ avait affirmé l'unité de sa nature avec celle du Père en ces termes : «Qui m'a vu, a vu le Père» (Jn 14,9), et : «Le

¹ Nous traduis on ici «divinité», pour plus de clarté. Le texte ne porte pas : «divinitatis» mais «generis» au sens de «modus». Il s'agit donc plus précisément de manière d'être divine. Nous rencontrons déjà ici un terme qui aura une belle importance chez Maxime le Confesseur, et qui signifie le monde personnel d'exister.

Père est en moi, et je suis dans le Père» (Jn 10,38). Ces deux textes ne permettent de voir aucune différence entre le Père et le Fils, par suite de l'égalité de leur nature : voir le Fils, c'est voir le Père, et l'Unique qui demeure dans l'Unique ne se distingue pas de l'Unique qui vient de l'Unique.

Et pour ne pas nous laisser croire que voir son corps nous donne de ce fait, de contempler le Père, le Christ avait ajouté : «Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi; du moins, croyez-le à cause de ces œuvres» (Jn 14,11-12). Puisque le pouvoir d'agir est une prérogative de la nature divine, et que l'action elle-même manifeste la puissance du pouvoir d'agir, par cette dernière, on reconnaît dans le Christ la même nature que ce ne du Père. Le reconnaître Dieu dans le pouvoir d'agir de sa nature, c'est reconnaître Dieu le Père dans la puissance de sa nature; et puisqu'il est aussi puissant que le Père, les miracles du Fils nous permettent de voir le Père en lui, de connaître par là qu'il n'a pas une nature différente de celle du Père, puisque nous constatons qu'ils jouissent tous deux d'une nature d'une égale puissance.

53. Le Fils rend gloire à son Père parce qu'il est son auteur

Et par suite, Dieu le Fils unique qui devait accomplir l'économie de la chair et réaliser jusqu'au bout le mystère dans lequel il a pris la forme d'esclave, nous montre en ces termes quelle doit être notre foi : «Vous avez entendu, je vous l'ai dit : Je m'en vais et je reviens vers vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père, car le Père est plus grand que moi» (Jn 14,28). Le Seigneur avait exposé dans le passage précédent ce qui avait trait à la nature de sa divinité; ce dernier texte enlèverait-il alors au Fils l'égalité de nature que lui assure en perfection sa naissance véritable ? L'être né seul-Engendré d'un Dieu Innascible, existe comme personne dans une nature engendrée : cela porte-t-il alors atteinte à Dieu, le seul-Engendré, que son Père soit le Dieu innascible ?

Le Fils en effet, n'est pas sa propre origine, il n'est pas quelqu'un qui n'existait pas et qui a bâti sa naissance sur le néant ! Non, existant comme nature vivante procédant d'une nature vivante, il possède en lui la puissance de sa nature, et s'il reconnaît l'Auteur de sa nature, c'est pour proclamer sa gloire, et aussi pour attester la grâce de sa naissance embrassée dans cette gloire. Ce faisant, il rend au Père ce qui lui est dû, en ce sens qu'il rattache son obéissance à la volonté de celui qui l'a envoyé, sans toutefois que cette obéissance réclamée par son humilité, porte atteinte à l'unité de sa nature. «Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort» (Ph 2,8), oui, mais après sa mort, son nom est «Au-dessus de tout nom» (Ph 2,9).

54. Car le Père a donné à son Fils d'être Dieu

D'accord, me diras-tu, mais ce nom lui a été donné lorsqu'il eût renoncé à la forme de Dieu, et de ce fait, le Christ te semble peut-être inégal au Père. Mais cette critique ne tient pas compte du mystère qui lui a fait accepter un état d'humiliation. Car si naître comme homme lui a communiqué une nouvelle nature, si son humilité l'a porté à changer de condition en acceptant l'état d'esclave, le nom qui lui est maintenant donné, lui rend une condition où il se trouve égal à Dieu.

Cherche en effet, ce qui lui a été donné. Si c'est d'être ce qu'est Dieu, un tel don ne porte aucun discrédit sur la nature divine. En somme, même si ce don reste une réalité mystérieuse, le fait que ce nom lui ait été maintenant donné, n'implique pourtant pas que lui ait été donné un nom qui n'a rien à voir avec celui de Dieu. Car si l'on donne ce nom à Jésus, c'est pour que devant lui : «Tout, au ciel, sur terre et dans les enfers, fléchisse le genou, et que toute langue proclame : Le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père» (Ph 2,10-11).

L'honneur qui lui revient de cet aveu, c'est qu'on le proclame dans la gloire de Dieu le Père. Tu as retenu cette parole : «Le Père est plus grand que moi» (Jn 14,28) ? Reconnais aussi celui qui, par son obéissance, a mérité qu'on dise de lui : «Il lui a donné le Nom qui est au-dessus de tout nom» (Ph 2,9). Ecoute encore : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30), et : «Qui m'a vu, a vu aussi le Père» (Jn 14,9), et : «Je suis dans le Père et le Père est en moi» (Jn 14,10). Comprends l'honneur qui lui est décerné lorsqu'on reconnaît : «Le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père» (Ph 2,11). Quand donc celui-ci affirme-t-il : «Le Père est plus grand que moi» (Jn 14,28) ? Sans aucun doute lorsque lui est donné le Nom qui est au-dessus de tout nom ! Et par ailleurs, quand dit-il : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30) ? Eh bien, c'est lorsque : «Toute langue proclame : «Le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père» (Ph 2,11) !

C'est en cela que le Père est plus grand, mais les deux sont un

Si donc le Père est plus grand que le Fils par le pouvoir qu'il a de lui donner d'être ce qu'il est, celui-ci serait-il inférieur, du fait qu'il reconnaît avoir reçu ? Celui qui donne est plus grand, mais celui qui reçoit n'est pas inférieur, car il lui est donné d'être un avec le Père. S'il n'était pas donné à Jésus d'être proclamé dans la gloire de Dieu le Père, il serait inférieur au Père; mais s'il lui est donné d'être dans la gloire qui est celle du Père, tu constates à la fois que le Père est plus grand, du fait qu'il a le pouvoir de donner au Fils, et que tous les deux sont un, du fait que l'on proclame qu'il est donné à Jésus d'être dans la gloire du Père.

Voilà donc pourquoi le Père est plus grand que le Fils. Eh oui, il est plus grand que celui à qui il donne d'être tout ce qu'il est lui-même; il est plus grand que celui à qui il accorde d'être, par le mystère de sa naissance, l'image de l'Innascible; plus grand que celui qu'il engendre de lui-même, dans sa condition divine; plus grand que celui qu'à nouveau il remet, de sa forme d'esclave dans la forme de Dieu; plus grand que celui qui, né dans sa gloire en tant que Christ-Dieu, se voit donné d'être de nouveau dans sa gloire, en tant que Christ-Jésus-Dieu, mort selon la chair.

Oui, par ces mots, le Christ nous montre pourquoi ses disciples, s'ils l'aimaient, devraient se réjouir de ce qu'il va à son Père : le Père est plus grand que lui !

55. Le Père est plus grand en tant que puissance qui glorifie le Fils ...

En conséquence, Jésus nous l'enseigne : cette joie procède de l'amour, car c'est l'amour qui se réjouit de proclamer Jésus dans la gloire de Dieu le Père. Et il poursuit en nous expliquant ce qui lui a valu d'être rétabli dans cette gloire : «Car le Prince de ce monde vient, nous dit-il, et il n'a rien en moi» (Jn 14,30). Le Prince de ce monde n'a rien en lui : reconnu comme homme par son aspect extérieur, Jésus demeure étranger au péché de la chair, tout en étant dans une chair semblable à la chair de péché, condamnant le péché dans sa chair, pour expier le péché.

Or il relie tout ceci à l'obéissance au commandement de son Père, et ajoute : «Mais pour que le monde sache que j'aime le Père et que j'agis selon l'ordre qu'il m'a donné, levez-vous, partons d'ici !» (Jn 14,31). Son amour le presse d'accomplir le commandement de son Père; il se lève pour mener à son terme le mystère de la passion que doit endurer son corps. Toutefois, il s'empresse de nous expliquer la réalité mystérieuse qui découle de l'incarnation : nous sommes en lui comme les sarments sont attachés à la vigne, et comme eux, nous ne porterons du fruit que si nous restons sur la vigne. C'est pourquoi le Christ nous demande de rester en lui, en croyant qu'il a pris notre corps; ainsi, puisqu'il est le «Verbe fait chair» (Jn 1,14), nous demeurerons dans la nature de sa chair comme les sarments de la vigne; ce disant, il marque bien la différence entre l'état glorieux de son Père et l'humilité de cette chair qu'il a prise sur lui; il se déclare la vigne à qui les sarments doivent être unis, mais par ailleurs, il nous dépeint son Père, vigneron attentif à cette vigne, qui coupe les sarments inutiles et stériles, et les émonde pour les jeter au feu.

Ainsi viennent ces paroles : «Qui m'a vu, a vu aussi le Père» (Jn 14,9), et : «Ce que je vous dis, je ne le dis pas de moi-même, mais le Père qui demeure en moi, accomplit lui-même ces œuvres» (Jn 14,10), et «Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi» (Jn 14,11). Puis, pour nous révéler le secret de sa naissance et le mystère de l'incarnation, dans le fil de son discours, il en vient à ces mots : «Le Père est plus grand que moi !» (Jn 14,28). Et aussitôt, il complète en illustrant ce qu'il vient de dire, et nous propose l'exemple du vigneron, de la vigne et des sarments, désirant nous expliquer ainsi le sens de son incarnation dans un corps misérable.

De là, on peut déduire le motif pour lequel il doit retourner au Père, et la joie que, dans son amour, il éprouve de ce retour : c'est que le Père est plus grand que lui : c'est du Père en effet, qu'il doit recouvrer sa gloire; c'est près de lui et en lui qu'il doit être glorifié, non pas d'une gloire nouvelle, mais de la gloire qu'il avait auprès de lui.

Si donc le Christ ne devait pas être glorifié dans le Père, s'il ne devait pas être «Dans la gloire de Dieu le Père» (Ph 2,11), alors oui, tu serais en droit de dénigrer sa nature ! Mais si le Père est la puissance qui glorifie le Fils, reconnais alors le Père plus grand que lui, par cette puissance qui le glorifie.

56. ... Mais le Fils ne lui est pas inférieur

Dis-nous, pourquoi t'empares-tu de l'économie divine pour la mettre au service de ton impiété ? Pourquoi te saisir de la réalité mystérieuse qui assure notre salut, pour en faire un instrument de mort ? Si le Père est plus grand que le Fils, c'est parce qu'il doit le glorifier : le Fils, glorifié dans le Père n'en est pas inférieur. Comment serait-il inférieur, ce Christ qui est «Dans la gloire de Dieu le Père» (Ph 2,11) ? Mais le Père n'est-il pas plus grand ?

Oui, le Père, en tant que Père, est plus grand; mais le Fils, en tant que Fils, ne lui est pas inférieur. La naissance du Fils rend le Père plus grand. Mais la nature que possède le Fils par sa naissance, ne permet pas d'affirmer son infériorité. Le Père est plus grand, puisque l'homme assumé par le Verbe le prie de lui rendre sa gloire; mais le Fils n'est pas inférieur, puisqu'il recouvre auprès du Père, la gloire qu'il avait auparavant.

Telle est la perfection du mystère de la naissance et de l'économie de l'incarnation. Car d'une part, le Père est plus grand en tant qu'il est Père et qu'il glorifie maintenant le Fils de l'homme, et d'autre part le Père et le Fils sont un, puisque le Fils, né du Père, est glorifié dans le sein du Père, après avoir pris un corps terrestre.

51. Telle est notre foi : un Fils de Dieu, Dieu éternel !

La naissance du Fils n'est donc pas une flétrissure pour sa nature : car le Fils est de condition divine, puisqu'il est né de Dieu. Et bien que l'on puisse penser que, selon ce qu'elles signifient, la naissance et l'innascibilité sont bien différentes, la naissance du Fils ne le place pas en dehors de la nature du Dieu innascible, parce qu'il n'hérite pas d'ailleurs cette nature dans laquelle il existe comme personne. Car bien que sa naissance ne lui donne pas d'être innascible avec le Père, le Fils reçoit pourtant de l'Innascible d'être ce que Dieu est.

Notre foi maintient donc l'éternité de Dieu le Fils Unique, même si elle n'assigne aucun commencement à cette naissance. Car la nature de celui dont la naissance n'a pas eu de commencement dans le temps, ne nous permet pas de lui reconnaître d'avoir commencé un jour. Mais nous affirmons qu'il a toujours été, avant tous les temps, bien que pourtant nous n'hésitons pas à le dire né d'un Dieu infini et intemporel, étant donné que nous reconnaissons sa naissance sans commencement perceptible à notre intelligence.

E) «QUANT AU JOUR ET A L'HEURE, PERSONNE NE LES CONNAIT, NI LES ANGES DANS LE CIEL, NI LE FILS, PERSONNE D'AUTRE QUE LE PERE»

58. Voici encore un autre texte : le Christ ignorerait le jour et l'heure du jugement

Et voici que nos hérétiques s'emparent d'un autre texte pour rabaisser la nature du Christ : «Quant au jour et à l'heure, personne ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, personne d'autre que le Père» (Mc 13,32).

Selon eux, le fait que le Christ ait ignoré le jour et l'heure du jugement serait donc un argument pour ne pas le croire Fils unique de Dieu : le Dieu né de Dieu ne jouirait pas en perfection de la nature divine, puisqu'il serait le sujet d'une ignorance invincible; dès lors, une force extérieure à lui, plus puissante que lui, le retiendrait contre son gré, captif d'une ignorance qui serait le fruit de sa faiblesse.

Bien plus, l'acharnement des hérétiques prétend nous forcer d'admettre cette interprétation impie : il est quasi nécessaire, disent-ils, de croire qu'il en est ainsi, car ce sont les propres paroles du Seigneur, et ce serait le comble de l'impiété de changer le sens d'une affirmation tout à fait nette du Seigneur, en raison d'une opinion née d'une interprétation différente.

59. Mais comment le Christ pourrait-il ignorer quelque chose ?

Tout d'abord, avant de rechercher le motif et l'occasion de cette répartie, faisons appel au jugement du simple bon sens : Est-il croyable que l'Auteur de toutes choses, présentes ou futures, ait ignoré l'une d'entre elles ? Si en effet, tout existe par le Christ et dans le Christ, et si tout est si bien «Par lui», que tout est «En lui» (Col 1,16), comment ce qui n'est pas hors de lui et sans lui, pourrait-il échapper à sa science, alors que la puissance de sa nature qui sait tout, appréhende habituellement ce qui n'est ni en elle, ni par elle ?

Or il est des choses qui n'existent que par lui et ne trouvent qu'en lui le principe de leur existence actuelle ou future, et il ne les saisirait pas en lui ? Mais comment resteraient-elles étrangères à la science qui caractérise sa nature, une science qui connaît et contient tout ce qui va arriver ?

Ce jour est son jour !

En fait, le Christ Seigneur n'ignore pas les pensées des hommes : il connaît celles que leur suggèrent leurs impressions du moment, et il perçoit même celles qui naîtront de leurs désirs futurs; l'Évangéliste s'en porte garant : «Jésus savait en effet, dès le commencement, quels étaient ceux qui ne croyaient pas, et qui était celui qui devait le trahir» (Jn 6,64). La puissance de sa nature lui permet donc de connaître les réalités à venir, et il n'ignore pas les souffles des passions qui sont de nature à troubler les âmes encore en repos; dès lors, allons-nous supposer qu'i ! ignore ce qui existe par lui et en lui ? S'il était à même de percer les pensées d'autrui et incapable de savoir ce qui le concerne, pourrions-nous évoquer ce qui est écrit de lui : «Tout a été créé par lui et en lui, et il est lui-même avant toute créature» (Col 1,16-17), ou encore : «Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la plénitude, et par lui, à réconcilier tous les êtres en lui» (Col 1,19-20).

Toute plénitude est donc en lui, tout est réconcilié par et en lui, et nous attendons ce jour où nous serons réconciliés. Et lui, le Christ, ignorerait-il ce jour, alors que le moment du jugement dépend de lui, et que c'est par le mystère de son humanité qu'il se fera ? Car c'est bien du jour de son avènement que l'Apôtre dit : «Quand le Christ, votre vie, apparaîtra, vous aussi, vous apparaîtrez avec lui dans la gloire» (Col 3,4).

Allons, personne n'ignore ce qui existe par lui et en lui ! Le Christ doit venir, et il ignorerait le jour de sa venue ? Mais c'est son jour, selon le même Apôtre : «Car le jour du Seigneur viendra, tel un voleur, durant la nuit» (1 Th 5,2), et nous nous imaginerions que le Christ ignorerait ce jour ? Les hommes, dans la mesure où cela dépend d'eux, prévoient ce qu'ils ont résolu d'accomplir, et l'on décide ce qu'il faudra faire, après avoir eu le dessein d'agir; et celui qui est né Dieu, ignorerait ce qui existe en lui et par lui ? Mais c'est par lui que les temps existent, et le jour du jugement est en lui; car l'organisation de l'avenir dépend de lui et le temps fixé pour sa venue est dans ses mains ! Serait-il stupide au point qu'à la manière des brutes et des bêtes sauvages, la sensibilité réduite d'une nature amorphe le laisserait dans l'ignorance de ce qui existe par lui ? Celles-ci ont une âme sans raison incapable de réfléchir et de prévoir, elles ignorent ce qu'elles font; mues par une sorte de mouvement né d'une volonté aveugle, elles sont portées à une conduite qui est soumise à l'occasionnel et au hasard.

60. Le Père n'aurait-il pas voulu que son Fils connaisse ce jour ?

S'il ignore le jour de sa venue, en sommes-nous réduits à croire que le Seigneur de gloire possède une nature incomplète et imparfaite, soumise comme par contrainte à un avènement dont elle est incapable de connaître le jour ? Mieux vaudrait attribuer à Dieu le Père une ignorance qui le rendrait incapable de communiquer sa science !

Mais alors, quel redoublement d'impiété que de reprocher d'abord une infirmité au Fils, et ensuite un défaut à Dieu le Père ! Celui-ci priverait de la connaissance de ce jour Dieu, le seul-Engendré, le Fils qu'il chérit, et par un sentiment de jalousie, il refuserait au Fils de connaître la fin des temps ? Il lui permettrait de connaître le jour et l'heure de sa Passion, mais il ne souffrirait pas qu'il sache le jour où il lui sera donné de se manifester dans sa puissance, l'heure de sa glorification parmi ses saints ?

Quelque chose se révolte en chacun à cette idée, notre conscience n'ose se permettre ce jugement sur Dieu et lui attribuer les défauts de l'humanité versatile : non, le Père ne peut refuser à son Fils quelque perfection, le Dieu né ne peut ignorer le moindre événement !

61. Dieu ne serait pas Père s'il n'avait pas tout donné à son Fils !

Or Dieu ne saurait être qu'amour, il ne saurait être que Père. Et celui qui aime ne porte pas envie, celui qui est Père, est Père de tout son être. En effet, le nom de Père n'admet pas de milieu : on n'est pas père sous un aspect, tout en ayant une conduite opposée à celle d'un père sous un autre aspect. Le Père est Père selon toutes les perfections qu'il possède; il se retrouve tout entier en celui pour lequel sa paternité s'exerce totalement. Il n'est pas Père pour garder pour lui ce qui lui appartient, mais c'est en ces perfections qui le font être ce qu'il est, qu'il est entièrement Père pour le Fils qui procède de lui.

Selon la nature de nos corps humains qui sont un assemblage d'éléments disparates et qui existent à partir d'éléments multiples, un père ne peut être père sans communiquer tout ce qu'il est, puisqu'une naissance parfaite conserve aux fils aussi bien ce qui constitue l'ensemble du corps que chacune de ses parties. Un père est donc père de tout ce qu'il est; un fils vient de tous les éléments du père et les garde.

Mais en Dieu, il n'y a pas d'éléments corporels, il est un être simple : sans parties, il est un tout et il est partout; il n'est pas composé d'éléments vivifiés, mais il est la vie; tout entier le Vivant, Dieu est aussi tout entier l'Unique, puisqu'il n'est pas composé de parties, mais parfait par suite de sa simplicité. Il est donc nécessaire que Dieu, en tant que Père, soit Père en tout ce qu'il communique de lui-même à celui que, Père tout entier, il engendre de lui-même. Car la naissance parfaite du Fils assure la perfection du Père en tout ce qu'il a.

Si donc, Dieu a en propre d'être Père du Fils, le Fils demeure nécessairement dans cette nature qui est propre au Père. Mais comment estimer qu'il y demeure, s'il ne jouit pas de la prescience propre à cette nature, s'il est privé par son Auteur de quelque perfection due à cette naissance ? Car il manquerait à peu près de tout, s'il n'avait pas ce qui fait la caractéristique de Dieu. Et qu'est-ce qui fait la caractéristique de Dieu, si ce n'est de connaître l'avenir ? Car sa nature, capable de donner l'existence à des créatures que nous ne voyons pas, et à des êtres encore inexistantes, embrasse en elle ce qui n'existe pas encore et sera dans la suite.

62. «Lui en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse»

Paul, le Docteur des Nations, ne veut pas nous voir faire nôtre cette erreur impie, et soutenir que Dieu, le Fils unique, ignore quelque chose. Il dit en effet : «Etablis dans l'amour, ils [les croyants] accèdent en toute sa richesse à la plénitude de l'intelligence, à la connaissance du mystère de Dieu, le Christ en qui se trouvent cachés tous les trésors de la science et de la sagesse» (Col 2,2-3).

Dieu le Christ est un mystère, et en lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science. Or une partie et le tout ne sont pas la même chose : la partie n'est pas le tout, et le tout ne saurait être compris comme étant une partie. Si donc le Fils ignore le jour de son avènement, tous les trésors de la science et de la sagesse ne sont pas en lui; mais si tous les trésors de la science et de la sagesse sont en lui, il n'ignore pas ce jour, lui qui possède en lui tous les trésors de la science. Toutefois il est bon de nous rappeler que ces trésors de science sont cachés en lui; qu'ils y soient cachés ne veut pas dire qu'ils n'y sont pas : le Christ est Dieu, ils sont en lui; le Christ est un mystère, ils sont cachés en lui.

Mais ce mystère de Dieu le Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la science, ne nous est ni caché, ni ignoré. Et puisqu'il s'agit d'un mystère, voyons si le Christ ignore vraiment ce qu'il avoue ne pas savoir. Car si, en d'autres endroits, son affirmation qu'il ne sait pas n'a pas à être comprise comme un aveu d'ignorance, ici aussi, il serait possible qu'il sache ce qu'il nous dit ne pas savoir. Car puisqu'en lui sont cachés tous les trésors de la science, son ignorance pourrait être une disposition providentielle plutôt qu'un défaut de connaissance, et tu aurais là le motif de son ignorance, sans pourtant être forcé de l'interpréter comme une absence de science.

63. Si le Christ nous dit qu'il ne sait pas, c'est qu'il n'est pas temps pour lui, de parler ou d'agir

De fait, chaque fois que Dieu affirme ignorer quelque chose, il ne saurait être limité par une ignorance, bien qu'il avoue ne pas savoir : lorsqu'il nous dit qu'il ne sait pas, le défaut de l'ignorance n'est pas en cause, mais c'est qu'il n'est pas opportun de parler, ou que le temps d'agir n'est pas venu.

Dieu parle à Abraham en ces termes : «Le cri qui monte de Sodome et de Gomorrhe est bien fort, et leurs péchés sont énormes. Je vais donc descendre et je verrai si, selon leur clameur, leur crime est arrivé à son comble; s'il n'en est pas ainsi, je le saurai» (Gn 18,20-21). Voilà donc un Dieu qui ne sait pas ce que pourtant il connaît. Car il le sait : ces péchés sont énormes, et par ailleurs, il descend pour savoir ce qu'il en est, si leur crime est à son comble ou s'il n'en est pas ainsi.

Comprenons-le : ici, Dieu n'est pas sans savoir, bien qu'il dise ne pas savoir, mais il veut savoir, parce que le temps est venu d'agir.

Savoir, pour Dieu, n'est donc pas sortir de l'ignorance, mais exprimer qu'un temps est arrivé à son terme. En effet, il attend encore pour savoir. Et puisque nous ne pouvons supposer en lui une ignorance, et puisqu'il attend encore pour savoir, c'est que ce qu'il ne sait pas en le sachant, et ce qu'il sait en l'ignorant, n'est autre chose que l'expression du dessein de sa providence", selon lequel il parle ou il agit.

64. On le voit dans l'exemple du sacrifice d'Abraham

Cela ne fait donc aucun doute : la science de Dieu est à mettre en relation avec un temps opportun pour agir, plutôt qu'avec un changement de sa part; car le fait que Dieu sache quelque chose, exprime qu'il est temps de manifester qu'il le sait, et non pas qu'il ait à l'apprendre.

L'avertissement adressé à Abraham nous l'enseigne aussi : «Ne porte pas la main sur l'enfant et ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains le Seigneur ton Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils bienaimé» (Gn 22,12). Ainsi Dieu connaît maintenant. Mais connaître maintenant, laisse entendre qu'auparavant, on ne connaissait pas. Or un tel défaut n'est pas le fait de Dieu, celui-ci n'ignorait pas auparavant la fidélité d'Abraham, dont il est écrit : «Abraham eût foi en Dieu et celui-ci le lui compta comme justice» (Gn 15,6). Si Dieu l'apprend «maintenant», c'est que le temps est venu pour Abraham de recevoir de la part de Dieu ce témoignage de fidélité, mais ce n'est pas que Dieu commence à le savoir. Car Abraham avait prouvé son amour envers Dieu par l'holocauste de son fils; Dieu le sait au moment où il en parle. Mais comme nous ne pouvons supposer que Dieu l'ignorait auparavant, nous devons entendre que si Dieu nous dit qu'il le connaît «maintenant», c'est parce qu'il exprime alors cette connaissance par la parole.

L'Ancien Testament contient bien d'autres passages qui nous parlent de la connaissance de Dieu. Nous ne rapportons que ceux-ci, à titre d'exemples : ce que Dieu ne sait pas ne doit pas être compris comme une ignorance de Dieu, mais cela signifie que le moment n'est pas venu pour lui d'agir.

65. Dans les évangiles aussi, le Seigneur ignore, tout en connaissant

Nous constatons aussi dans les Evangiles, que le Seigneur ignore bien des choses, tout en les connaissant. Il ne connaît pas ceux qui commettent l'iniquité, mais se glorifient des nombreuses merveilles qu'ils ont accomplies en son nom. Il leur dit en effet : «Alors, je le jurerai :

Je ne vous connais pas. Retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité !» (Mt 7,23). Eh oui, il affirme sous serment qu'il ne les connaît pas, alors qu'il sait bien qu'ils commettent le mal. Il ne les connaît pas; et pourtant, ce n'est pas qu'il ne les connaisse pas, mais c'est qu'ils ne sont pas dignes d'être connus de lui, par suite de l'iniquité de leurs œuvres. Il souligne même la confiance que mérite sa parole sous la foi du serment, lui qui, par la puissance de sa nature, ne pouvait être ignorant, et qui dans le mystère de sa volonté, se refusait à savoir.

Dieu le Fils unique, ne connaît pas non plus les vierges sottes; entré dans la salle des noces de son glorieux avènement, il ne veut pas reconnaître celles qui négligèrent de prendre de l'huile avec elles. Celles-ci se présentent à la porte et l'implorèrent, et il les connaît si bien qu'il leur répond : «En vérité, en vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas !» (Mt 25,12). Car, puisque les voilà qui le prient devant la porte, elles ne sauraient être ignorées de lui; mais s'il leur répond qu'il ne les connaît pas, ce n'est pas faute d'avoir une nature divine, mais de par sa volonté à leur égard : les vierges sottes sont indignes d'être connues par celui à qui rien n'est inconnu.

De fait, pour nous éviter d'attribuer son ignorance à un défaut, le Seigneur ajoute immédiatement à l'adresse de ses Apôtres : «Veillez donc, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure» (Mt 25, 13). S'il les avertit de veiller parce qu'ils ne savent ni le jour, ni l'heure, nous reconnaissons par là que s'il n'a pas connu ces vierges, c'était parce que, négligentes et somnolentes, elles s'étaient ainsi rendues indignes d'entrer dans la salle des noces, faute de s'être pourvues d'huile pour leur lampe.

66. Son ignorance n'est que verbale

Le Seigneur Jésus Christ, le «Dieu qui scrute les reins et les cœurs» (Ps 7,10), n'a donc pas une nature si débile qu'il ignore quelque chose; par la science dont jouit sa nature, il perçoit cela même qu'il ignore. Mais s'il en est qui par hasard, lui attribuent une ignorance, qu'ils craignent de voir celui qui connaît leurs pensées leur adresser ce reproche : «Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ?» (Mt 9,4).

Il n'a rien d'un ignorant, lui qui voit nos pensées et nos actions, s'il pose des questions, comme s'il ne connaissait pas nos faits et gestes, lorsque par exemple, il s'adresse à la femme qui toucha la frange de son vêtement, aux apôtres qui se disputent entre eux, à ceux qui pleurent devant le tombeau de Lazare; interprétons ceci en reconnaissant une ignorance qui n'est pas un non-savoir, mais qui n'est que verbale. Il est en effet, difficile d'admettre que celui

qui, absent, avait su que Lazare était mort et enseveli, n'ait pas connu l'emplacement de son sépulcre; que celui qui voit les pensées des cœurs, n'ait pas remarqué la foi de la femme; que celui qui n'a pas besoin de poser des questions ait interrogé les Apôtres sur la cause de leur querelle. Non, pour lui qui connaît tout, c'est parfois un secret dessein de dire qu'il ne connaît pas cela même qu'il n'ignore pas.

Ainsi, dans le cas d'Abraham, il cache sa science pour un temps, lorsqu'il s'agit des vierges sottes et de ceux qui commettent l'iniquité, il ne veut pas connaître ces gens qui se sont rendus indignes de lui, et quand il est question du mystère du Fils de l'homme, s'il interroge comme s'il ignorait, c'est parce qu'il est homme. En tout ce qui relève de sa véritable naissance corporelle, il se met au niveau de la faiblesse de notre nature : ce n'est pas qu'il ait une nature limitée, lui qui est Dieu, mais c'est parce que ce Dieu né comme homme, a pris sur lui les limites des hommes. Il les a prises sur lui non pour que sa nature immuable en soit réduite à n'être plus qu'une nature misérable, mais pour réaliser dans sa nature immuable, le mystère de la prise en charge de notre nature. Car c'est bien celui qui était Dieu qui devient homme, et cet homme ne cesse de demeurer Dieu.

C'est pourquoi, agissant comme un homme né de la chair, et se révélant comme tel tout en demeurant Dieu le Verbe, on trouve très souvent sur sa bouche cet aveu qu'il est homme, alors que fréquemment, ces mots qui sont ceux de l'homme, affirment hautement qu'il est Dieu : ce qu'il ne sait pas, c'est ce qu'il n'est pas encore temps de révéler, ou ce qui ne mérite pas d'être connu.

67. Elle découle d'un dessein secret qui a pour fin notre avantage

Nous voilà amenés à comprendre pourquoi le Seigneur affirme qu'il ignore le jour du jugement. Si nous nous imaginions qu'il l'ignore tout à fait, l'Apôtre nous réfuterait par ces mots : «Lui en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science» (Col 2,3). La science est donc cachée en lui. Elle est cachée, cela suppose que parfois elle prenne des dehors d'une ignorance, ce qui lui permet de rester cachée. Car si elle était manifestée, elle ne demeurerait plus dans le secret. Le Christ dit donc qu'il n'en sait rien, pour que sa science demeure cachée. S'il ignore pour garder sa science cachée, celui qui sait tout n'ignore pas du fait de sa nature, mais il ignore seulement pour garder un secret. Or pourquoi la connaissance du jour du jugement a-t-elle été cachée ? La réponse est claire. Le Seigneur qui nous exhorte à demeurer toujours dans l'attente avec une foi constante, nous prive de la sécurité que nous donnerait une connaissance certaine de ce jour; de la sorte, notre esprit, inquiet par l'incertain d'un délai dont on ne connaît pas le terme, continue d'espérer dans une attente continuelle, guettant sans cesse le jour de sa venue et s'y préparant avec ardeur. Gardant l'heure incertaine, il maintient ainsi en éveil le souci d'attendre, sans pourtant qu'il y ait à douter de l'imminence du temps du jugement. C'est pourquoi le Seigneur nous avertit : «Ainsi donc, tenez-vous prêts, vous aussi, car vous ne savez pas à quelle heure le Fils de l'homme viendra» (Mt 24,44). Et encore : «Heureux le serviteur qu'à son retour, le Maître trouvera occupé de la sorte» (Mt 24,46).

L'ignorance du jour du jugement n'a donc pas pour but de nous induire en erreur, mais elle doit nous permettre de persévérer dans le bien. Connu, nous en aurions tiré un désavantage; inconnu, c'est pour nous un avantage : ainsi, la sécurité, fruit de la connaissance de ce jour, n'engendre pas le laisser-aller d'une foi qui n'en aurait que le nom, mais l'attente vigilante d'un jour indéterminé nous tient constamment préparés. Un souci de cette nature nous fait craindre la venue du Seigneur comme on craindrait l'intrusion d'un voleur qui choisit le temps du sommeil pour commettre son larcin; dès lors, le maître de la maison est toujours sur ses gardes, dans la crainte d'un désastre.

68. Le Christ ne saurait-il pas ce que sait le Père ?

Voilà donc un point éclairci : l'ignorance de Dieu n'est pas une ignorance, mais un mystère. Selon le dessein secret de son action, de ses affirmations et de ses manifestations, il ignore alors qu'il sait, et il sait alors qu'il ignore.

Toutefois, nous devons rechercher s'il est vrai que le Fils serait limité au point de ne pas savoir ce que sait le Père. Il peut connaître les pensées du cœur humain, soit, mais c'est parce qu'une nature plus puissante a part aux mouvement d'une nature qui lui est inférieure, la pénétrant, telle une matière inerte, de sa force invincible. Par contre, une nature inférieure se trouve impuissante à pénétrer une nature plus forte qu'elle : ce qui est léger se laisse traverser par ce qui est lourd, les éléments raréfiés par les corps denses, les liquides par les solides. Mais au contraire, les corps lourds sont imperméables aux corps légers, les corps

denses aux éléments raréfiés, les solides aux liquides. Ceci parce que les corps robustes ne donnent pas entrée aux corps fragiles, tandis que les corps tendres se laissent pénétrer par les corps solides.

C'est pourquoi, nous disent les impies, le Fils ignore les pensées de Dieu le Père : puisqu'il est débile, il ne va pas entrer dans un plus puissant que lui, le faible ne traversera pas le fort.

69. Saisis à quelle profondeur se situe le mystère de la nature du Fils

Si quelqu'un ose parler ainsi à la légère de Dieu, le Fils unique, et de plus, entretenir dans son cœur des pensées impies, qu'il écoute ce que nous enseigne l'Apôtre en parlant du saint Esprit, lorsqu'il écrit aux Corinthiens : «Or c'est à nous que Dieu l'a révélé par son Esprit : l'Esprit en effet, scrute tout, même les profondeurs de Dieu. Qui donc chez les hommes connaît ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même, personne ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu» (1 Co 2,10-11).

Mettant donc de côté les exemples illusoire tirés des réalités matérielles, faisons-nous une idée de Dieu d'après ce que nous dit Dieu, jugeons l'Esprit d'après l'Esprit, en fonction de sa puissance plutôt que selon les conditions qui sont celles des êtres vivants sur la terre. Mesurons-le, non selon notre intelligence, mais d'après ce que Dieu nous révèle. Croyons à celui qui affirme : «Qui m'a vu, a vu le Père) (Jn 14,9). N'ignorons pas celui qui nous demande : «Croyez du moins à mes œuvres que le Père est en moi, et moi dans le Père» (Jn 10,38). Ne méconnaissons pas celui qui nous assure : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30).

Si en effet, le simple vocabulaire interprété selon les lois de l'intelligence humaine, vient appuyer notre pensée, celui que notre intelligence voit en quelqu'un, a la même nature que lui; il ne diffère pas de manière d'être, celui qui, ayant quelqu'un en lui, demeure en celui qui demeure en lui; ils ne sont pas divers, ceux qui sont un. Là où la nature n'est pas différente, comprends qu'elle est une. Saisis par ailleurs, à quelle profondeur se situe le mystère d'une nature indivisible, puisque l'Un est le miroir de l'Un. Mais s'il est miroir, ce n'est pas que son éclat reflète l'image d'une nature extérieure à lui-même, mais c'est qu'en tant que Vivant, il est identique en sa nature, à la nature du Vivant, son Père. En effet, il est toute la nature divine, procédant de toute la nature divine, puisque cette nature étant celle du seul-Engendré, a le Père en elle et demeure dans le Père, puisque le Fils est Dieu.

70. L'hérésie veut nous faire croire qu'il ne s'agit entre le Père et le Fils, que d'une unité de volonté

Aussi, puisque les hérétiques ne peuvent nier que ces paroles du Seigneur expriment le mystère de sa naissance, ils s'efforcent de les esquiver en les rapportant à une harmonie des volontés : il n'y aurait pas en Dieu le Père et en Dieu le Fils, une seule divinité, mais une seule volonté. L'expression qui nous a traduit l'enseignement divin serait très condensée, et le Seigneur n'aurait pas pris le temps de dire : «Moi et le Père, nous voulons une même chose Il, mais tel serait tout de même bien le sens de : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30). Ou encore, le Christ, ignorant les tournures de style, aurait voulu dire : «Celui qui a vu ma volonté, a vu aussi la volonté de mon Père, et il aurait dit : «Qui m'a vu, a vu aussi le Père» (Jn 14,9). Ou ailleurs, le Seigneur n'aurait pas employé ces termes : «La volonté de mon Père est en moi, et ma volonté est dans mon Père», mais ceci est bien l'expression exacte de : «Je suis dans le Père et le Père est en moi» (Jn 14,10).

Toute cette exégèse ne tient pas debout, elle est infâme et impie !

Le simple bon sens ne peut admettre ce que veulent nous faire entendre ces ridicules propos, à savoir que le Seigneur ne puisse exprimer ce qu'il veut dire, ou qu'il faille comprendre autre chose que ce qu'il nous dit. – Certes, nous trouvons dans son langage un usage constant d'allégories et de paraboles, mais confirmer ses propos par des exemples, répondre à la dignité du sujet par des comparaisons, ou adapter sa parole aux besoins du moment est toute autre chose que ce que l'on veut nous faire admettre –. Ici du moins, le passage dont il est question et qui concerne l'unité du Père et du Fils, ne souffre pas qu'on lui donne une autre signification que le sens suggéré par les mots eux-mêmes.

Si en effet, le Père et le Fils étaient un, uniquement par une unité de volonté, des natures séparables qui, par l'opposition de leur manière d'être, se différencieraient nécessairement en des volontés différentes en raison de la diversité de leur nature, ne sauraient avoir une même volonté; comment donc pourraient-ils alors avoir la même volonté, ceux qui n'ont pas la même science, puisque le savoir et le non-savoir dans une seule volonté,

empêcherait d'affirmer l'unité de cette volonté ? L'ignorance est le contraire de la science, aussi des êtres chez qui se rencontreraient ces contraires, ne sauraient avoir un même vouloir.

71. Le Fils connaît ce que connaît le Père

Mais si le Fils nous dit que le Père seul, connaît le jour du jugement, nous voilà sûrs qu'il ignore quelque chose, ce Fils qui nous avoue qu'il ne connaît pas ce jour. Oui, tout à fait d'accord, si le Christ n'avait pas affirmé que le Père seul connaît ce jour, notre interprétation aurait couru un grave danger, car nous serions en droit de penser que lui, il ne le connaît peut-être pas. Mais, puisque l'ignorance du Fils est due à un plan providentiel qui le porte à cacher sa science, plutôt qu'à une incapacité de connaître qui affligerait sa nature, si le Fils affirme ici que le Père seul connaît ce jour, n'allons pas croire que lui, il l'ignore ! En effet, nous l'avons dit plus haut, connaître, pour Dieu, ce n'est pas prendre conscience d'une chose ignorée, mais dire ce qu'il sait. Et si le Père seul connaît, n'y voyons pas une preuve de l'ignorance du Fils. Car si le Fils nous déclare qu'il ne connaît pas ce jour, c'est pour que d'autres que lui ne le sachent pas; et s'il nous assure que le Père seul, le connaît, cela ne veut pas dire que lui-même l'ignore.

De fait, si Dieu nous dit qu'il ne cache pas son dessein à Abraham parce qu'il se sait aimé d'Abraham, nous voilà bien forcés d'admettre que si le Père connaît ce jour, il ne l'a pas caché à son Fils ! Par ailleurs, nous savons que Dieu n'acquiert pas sa science par une perception soudaine, mais qu'il la manifeste lorsque l'occasion en est venue. Si donc le Fils, par un dessein secret, ne connaît pas ce jour, c'est pour qu'il reste caché : mais par contre, il nous apprend que le Père seul le sait, pour nous montrer que pour lui, ce jour ne reste pas secret.

72. Et le Fils peut tout ce que peut le Père

Loin de nous la pensée que les modifications qui résultent des changements qui affectent les êtres corporels, se retrouvent dans le Père et le Fils; n'allons pas nous imaginer que le Père adresse la parole à son Fils, et ensuite se tait ! Certes, nous avons présent à la mémoire que parfois, une voix s'est faite entendre du ciel à notre intention, mais c'était pour que la parole du Père fortifie notre foi dans le mystère qu'est le Fils, comme le précise le Seigneur : «Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est faite entendre, mais pour vous» (Jn 12,30).

D'ailleurs, la nature divine n'a pas besoin des combinaisons compliquées qui permettent à l'homme de s'exprimer, telles que le mouvement de la langue, la position des lèvres, l'émission du souffle, l'expulsion de l'air : Dieu est simple. C'est à notre foi de le concevoir, à notre amour de le reconnaître, mais notre pensée n'a pas à le scruter, mais à l'adorer. Car une nature limitée et infirme comme la nôtre, ne saurait embrasser par les concepts de son intelligence, le mystère d'une nature infinie et toute-puissante.

Non, Dieu ne connaît pas la diversité qui résulterait d'une divinité composite : chez lui le vouloir ne suit pas l'indécision, la parole ne succède pas au silence, ni l'action au repos. N'allons pas croire que sa volonté doive être mise en mouvement pour qu'il veuille, ni qu'il ne puisse parler sans qu'un silence précède ses mots, ni qu'il n'agisse que lorsqu'il se met à l'œuvre ! Il ne saurait être soumis aux lois de la nature, celui de qui toute nature tire sa loi. Son action ne saurait être limitée par quelque faiblesse ou changement, celui dont la puissance ne connaît pas de mesure, selon la parole du Seigneur : «Père, tout t'est possible» (Mc 14,36). Aussi est-il capable de merveilles que ne saisit pas la pensée des hommes.

Or par ces mots : «Tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi pareillement» (Jn 5,19), le Fils prend garde de se priver de sa ToutePuissance. Là où il n'y a pas de faiblesse, il n'y a pas de difficulté à agir; seule une puissance incapable d'agir se heurterait à une difficulté. La cause d'une difficulté provient d'un manque de force. Mais une puissance sans limite n'est pas arrêtée par cette loi dictée par la faiblesse.

73. Le Fils et le Père possèdent une même nature

Nous l'avons donc prouvé : il n'y a pas lieu de penser que le Père a parlé à son Fils après avoir gardé le silence, ou que le Fils ait acquis une connaissance après un temps d'ignorance. Mais notre intelligence a besoin de recevoir son enseignement en des termes conformes à notre nature. Elle ne comprend ce qu'on veut lui montrer qu'avec l'aide de paroles; pour ne plus ignorer quelque chose, il faut qu'elle l'ait apprise.

C'est pourquoi, si le Fils nous dit qu'il ignore le jour du jugement, c'est pour nous le cacher. Et s'il affirme que le Père seul, le connaît, c'est parce que celui-ci l'a révélé uniquement

à son Fils. Mais, comme nous l'avons signalé, le Fils n'est pas soumis aux infirmités inhérentes à notre nature, pour qu'il connaisse juste quand il cesse d'ignorer, ou apprenne seulement lorsque le Père commence à parler. Par ces mots : «Tout ce qu'a le Père, est à moi» (Jn 16,15), le Christ nous enseigne en des termes qui ne laissent planer aucune équivoque, l'unité de sa nature avec celle du Père, du fait qu'il est son Fils unique. Car il ne parle pas ici d'une acquisition qu'il viendrait de faire : autre est d'avoir quelque chose à soi sans être celui qui possède l'existence, autre est d'être celui-là même, et ce qu'il possède; c'est une chose d'avoir pour biens le ciel, la terre, l'univers entier, et c'est autre chose de signifier que l'on existe soi-même, avec tous les biens qui nous appartiennent : ce que Dieu possède, il ne le possède pas comme quelque chose qui lui serait surajouté de l'extérieur, mais lui-même existe en ce qu'il possède.

Ici donc, le Fils nous exprime sa nature divine, puisque tout ce qu'a le Père est à lui, et non pas une participation à des biens qui lui auraient été donnés. Car en ce passage où il nous affirme que le Saint-Esprit recevra de lui, le Christ nous dit : «Tout ce qu'a le Père est à moi, et c'est pourquoi j'ai dit : Il recevra de moi» (Jn 16,15). Si l'Esprit reçoit du Fils, il serait difficile d'admettre qu'il ne reçoive pas aussi du Père; ou s'il prend de ce qui est au Père, on ne comprendrait guère qu'il ne prenne pas aussi de ce qui est au Fils. Car l'Esprit saint, lui qui est l'Esprit de Dieu, n'a rien à prendre chez les créatures pour que J'on s'imagine qu'il reçoive quelque chose des créatures, sous prétexte que toutes, elles appartiennent à Dieu. Non, ce n'est pas en ce sens que tout ce qui est au Père est au Fils : ce que l'Esprit prend du Fils, il le prend aussi du Père, puisque, comprenons-le, tout ce qu'a le Père. le Fils l'a aussi.

74. Si le Fils distingue sa volonté de celle du Père, c'est pour souligner sa naissance

Ainsi la nature du Fils n'a que faire de changement, d'interrogation ou de réponse, pour passer de l'ignorance à la science, pour interroger après un temps de silence, ou pour écouter après une interrogation. Mais demeurant parfaite dans sa mystérieuse unité, elle reçoit tout de Dieu, lorsqu'elle en reçoit la naissance. Possédant tout, elle détient aussi ce qui est contenu dans ce tout, c'est-à-dire la science et la volonté. Le Fils n'apprend donc pas à la suite d'une interrogation ce que connaît son Père, pas plus qu'il ne veut ce que veut son Père, sur un ordre de celui-ci. Mais puisqu'il possède tout ce qui appartient au Père, c'est ce qui caractérise sa nature, de vouloir et de savoir tout ce que sait et veut le Père.

La plupart du temps, le Fils se présente en tant que personne; il dit : «Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé» (Jn 6,38). Il fait la volonté de son Père, et non la sienne; de ce fait, puisqu'il parle de la volonté de celui qui l'a envoyé, il témoigne de l'existence du Père. Or qu'il veuille aussi tout ce que veut le Père, il nous le montre sans ambiguïté : «Père, dit-il, je veux que ceux que tu m'as donnés, soient aussi avec moi, là où je suis» (Jn 17,24). Ainsi le Père veut que nous soyons avec le Christ en qui, selon l'Apôtre, «Il nous a choisis avant la création du monde» (Ep 1,4), et c'est cela même la volonté du Fils : que nous soyons avec lui. La volonté du Fils est donc la même que celle du Père, en ce qui regarde la nature; mais pour manifester sa naissance, le Christ distingue la volonté du Père et la volonté du Fils.

75. Il n'y a donc pas lieu de dire que le Christ ignorait quelque chose

Le Fils n'ignore donc pas ce que n'ignore pas le Père. Et si le Père seul connaît, ce n'est pas que le Fils ne le sache : mais, puisque tous deux demeurent dans l'unité d'une seule nature, si le Fils «en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science» (Col 2,3), ignore quelque chose, c'est chez lui un dessein secret de se taire, comme l'affirme le Seigneur lorsqu'il répond à ses Apôtres qui s'enquièrent de la fin des temps : «Ce n'est pas à vous de connaître les temps et les moments que le Père a fixés dans sa puissance divine» (Ac 1,7). Le Christ veut les laisser dans l'ignorance, et non seulement ils n'ont pas à connaître la fin des temps, mais ils n'ont même pas à s'en inquiéter. ce n'est pas leur affaire !

Oui, mais ici, les apôtres interrogent le Seigneur après sa résurrection; lorsqu'ils avaient posé cette question avant la résurrection, le Christ leur avait répondu qu'il n'en savait rien. On pourrait croire qu'ils n'ont pas compris que le Fils ignore ces temps, bien qu'ils l'aient entendu de leurs oreilles leur dire qu'il ne les connaissait pas, puisque maintenant, ils l'interrogent à nouveau. Au contraire, ayant compris que ce mystère du non-savoir du Fils relève d'un dessein divin de se taire, maintenant qu'il est ressuscité, ils l'interrogent à nouveau, croyant que le temps est venu pour lui de parler. Et ici, le Fils ne leur répond plus qu'il l'ignore, mais leur dit que ce n'est pas à eux de connaître ce moment que le Père. a fixé dans sa puissance divine.

Son dessein était seulement de nous instruire

Si donc les apôtres attribuent à un dessein divin, et non à une indigence, le fait que le Fils dit ne pas connaître le jour du jugement, allons-nous prétendre, nous, que s'il l'ignore, c'est parce qu'il n'est pas Dieu ? Mais, si Dieu le Père a fixé ce jour dans sa puissance divine, n'est-ce pas pour qu'il ne vienne pas à la connaissance de l'homme ?

Le Fils, interrogé avant sa résurrection, avait répondu à ses apôtres qu'il n'en savait rien, alors que questionné à nouveau, il ne leur répond plus maintenant qu'il l'ignore, mais qu'il ne leur appartient pas de connaître ce jour; le Père ne l'a-t-il pas fixé, non dans sa propre science, mais dans sa puissance divine ? Car, puisque le jour et le moment sont inclus dans ce mot : «temps», il semble difficile d'admettre que celui-là même qui doit rétablir le Royaume d'Israël, ignore le jour et le moment de sa restauration !

Non, mais en faisant ressortir la puissance divine du Père, le Christ nous instruit en orientant notre pensée vers sa naissance : aussi ne répond-t-il pas qu'il ne connaît pas ce jour; et en soulignant, à l'adresse des Apôtres que le pouvoir de le connaître ne leur a pas été donné, il affirme que lui-même est impliqué dans le mystère de la puissance du Père. ²

² Certains manuscrits ajoutent encore quelques lignes dont il y a lieu de mettre en doute l'authenticité :

«Nous ne devons donc pas croire que le Fils ignore ce jour, parce qu'il dit ignorer le jour et le moment, comme il n'y a pas lieu de prétendre que Dieu est capable de pleurer, de craindre et de dormir, parce que le Christ, en tant qu'homme, pleure, dort et s'abandonne à la tristesse. Mais, sa vraie nature de Fils unique étant sauve, comme les pleurs, la faim, la soif, la fatigue, la crainte, sont à mettre au compte de la faiblesse de la chair, ainsi faut-il interpréter son aveu qu'il ignore le jour et l'heure, en fonction de sa nature humaine.»